



Yves Bourdillon

# Souriez, vous êtes ruiné

ÉDITIONS DU ROCHER ROMAN

Souriez, vous êtes ruinés

Tous droits de traduction,  
d'adaptation et de reproduction  
réservés pour tous pays.

© **2016, Groupe Artège**  
Éditions du Rocher  
28, rue Comte Félix Gastaldi  
BP 521 – 98015 Monaco

*[www.editionsdurocher.fr](http://www.editionsdurocher.fr)*

ISBN : 978-2-268-08171-7  
ISBN epub : 978-2-268-00006-0

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Mais il y a peut-être quelque chose dont il faudrait, en toute honnêteté, lui toucher un mot. Ce qui s'avérerait peu judicieux. Car Gamblin ajoute que Gigot d'agneau et lui sont très attentifs désormais à l'adéquation de tous avec la nouvelle ligne éditoriale. Gigot d'agneau, abrégé en Gigot, est le surnom de notre rédacteur en chef Société, ainsi surnommé « parce qu'il va bien avec les fayots ». Il est aussi en charge du Guichet. « Le Guichet », ainsi que Gamblin prononce avec un chuintement gourmand, le Guichet départ du Plan Social.

– Et donc, continue Gamblin, je disais à Gigot que tu me paraissais être un progressiste pur jus.

– Absolument !

– Toujours partant pour se battre pour une société solidaire.

– Tout à fait.

– Cette société où nous serions lancés dans une fuite en avant de concurrence effrénée... de décomposition sociale... de productivisme fou...

– Jamais !

– La guerre du tous contre tous, comme dirait Hobbes...

– Nous n'en voulons pas !

– Le social rempart contre l'ensauvagement.

Et la conversation s'arrête là, dans un enthousiasme contagieux. Le seul souci c'est que, détail qu'il ignore, cela va être un peu compliqué pour moi de défendre ce genre de point de vue, car j'ai secrètement viré libéral...

Eh oui. Libéral intégral, quasi Thatcherien. J'avoue. Le genre, selon Gamblin, à piétiner une mamie pour monter dans le métro tout à l'heure. J'ai juste découvert pour ma part que dans le mot libéralisme il y avait liberté. Naaaaan, pas nécessairement

celle du renard dans le poulailler...

J'en ai très peu parlé autour de moi, seuls quelques proches sont dans la confiance (dont certains parlent parfois de moi à leurs amis : « Mais vous savez à part ça, il est sympa ») Gamblin ne sait pas que je suis passé du côté obscur de la Force il y a quelques années. Auprès de certains confrères en proie au syndrome « chef, chef, j'en tiens un », s'avouer libéral est passible d'ostracisme. On pourrait être soumis à une forme de purification éthique. Pour effaroucher davantage, on parle d'ultra-libéral, le genre qui dévore des rejetons à la pleine lune. On risque carrément l'opprobre, voire le stigmat. On peut facilement être mis à l'index au motif qu'on est clivant.

Je ne me suis jamais vraiment censuré pour autant. Dans la patrie de Voltaire, les directeurs de conscience auto-proclamés autorisent encore, heureusement, qu'on débâte librement des questions de société les plus diverses, à condition que l'on ne remette pas en question les dogmes ambiants sur l'École, l'Emploi, l'Impôt, les Services publics, l'Entreprise, l'Éducation, l'Immigration, la Culture, la Sécurité, la Justice, la Religion, l'Argent, le Travail, les Syndicats, la Famille, les Mœurs, ou l'Amérique. Je n'ai ainsi jamais hésité à défendre les points de vue les plus subversifs en matière de botanique.

Gamblin aurait toutefois du mal à se passer de moi, car il ne dispose pas tant que ça de reporters capables d'aller sur le terrain roter à la bière avec des édentés en marcel et enquêter sur la manière dont le tricot du pays se défait, maille à après maille, jusqu'à menacer de se réduire à une brassière. Je claque aussi de temps en temps des scoops grâce à un informateur secret au ministère des affaires sociales. Une Gorge profonde, comme on

dit dans la profession, en allusion au nom de code, tiré du film porno en face de leur journal, utilisé par les reporters du *Washington Post* lors du scandale Watergate.

Personne ne connaît l'identité de ma Gorge profonde à moi, Ernest Mertzger, avec qui j'ai joué jadis au rugby. Se faire piétiner de concert dans la boue, cela rapproche. Sans compter quelques troisièmes mi-temps d'anthologie avec cet amateur de rillettes et viande rouge qui nous enterrera tous, j'en suis sûr.

Gamblin me prend donc à l'instant par le coude, c'est son tic quand il veut amadouer un interlocuteur. Certains ont recours au regard de velours, d'autres à la bourrade à l'épaule. Lui, c'est le coude. Il m'a souvent raccompagné ainsi à la porte de son bureau en m'expliquant que j'étais « désormais un des piliers de cette rédaction ». C'était la formule de flatterie consacrée pour faire passer l'absence d'augmentation. Variante, toujours en tenant le coude : « Tu as vraiment pris toute ta place au Journal ». Il ne se doutait pas que les chargés de rubrique se parlaient entre eux, « t'as eu droit à quoi, toi, cette année ? Le pilier, ou toute ta place ? »

L'alternative est donc simple : écrire chaque jour l'inverse de ce que je pense, ou pointer au chômage. Un choix facile, finalement. L'observateur moral et impartial pourrait s'étonner : pourquoi je ne démissionne pas ? Après tout, défendre des idées contraires aux siennes c'est... mal, non ? Effectivement, si j'étais vraiment intègre, je quitterais *Le Journal*. Mais je donnerais quoi à manger à ma fille ? Des sandwiches à l'intégrité ?

L'observateur moral et impartial n'est pas écrasé de charges,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



ne devient pas un défenseur des acquis sociaux au débotté. Mais je ne suis pas plus con qu'un autre, j'arriverai bien à trouver des accents convaincants, non ? Allez, il suffit de s'entraîner. Un petit slogan, ça doit mettre en train. Je me mets à arpenter le salon en beuglant : « Mort aux bourges. » Non, trop primaire. On peut être du camp d'en face, on n'en est pas décérébré pour autant.

« Non aux efforts indus de réduction des dépenses publiques. »

Non, on dirait un communiqué. Cherche plus subtil, mais mobilisateur. « Libérez nos camarades », hors sujet. « On veut nos dix pour cent », trop réducteur. « Machin t'es foutu le peuple est dans la rue », trop classique. « Le capitalisme est en train de s'autodétruire », trop intello. « Nous n'avons pas peur des vautours, des hyènes et des requins. » J'aurai des ennuis avec la SPA.

Pffui, c'est vachement plus difficile que je le croyais d'être antilibéral.

« L'argent est un maître que nous mettrons à genoux. »

Ça sonne bien, mais je ne comprends même pas ce que je dis. Cherche encore.

« Cupide ou solidaire, nous avons choisi. »

Faible. Ambiguë. Brusquement, une inspiration.

« L'austérité est l'autre nom de l'exploitation ! »

Ah, c'est bon ça, coco. Je rode le slogan en arpentant le salon, le poing levé, en plus ça rime, « l'austérité est l'autre nom de l'exploitation », on s'attaque à l'essentiel tout en citant un concept marxiste, en rythme, « l'aus-té-ri-té est-l'autr-nom de l'ex-ploi-ta-tion ».

– L'austérité est l'autr' nom de l'exploitation, l'austérité est l'autr...

– Qu'est-ce que tu fais papa ? Tu changes de bord ?

Je n'ai pas entendu Chloé entrer. Elle a l'air stupéfaite.

– Euh, ah, non, je m'entraîne. Pour la nouvelle ligne éditoriale du *Journal*.

– Z'ont viré de bord ?

– Tu ne savais pas ?

– Je n'ai pas suivi. Depuis quand ?

– Juste quelques jours. À cause du rachat.

– Eh bien, ça va te faire bizarre ! Qu'est-ce que tu vas faire ?  
Demander à passer à la page « sports » ?

– Non. Ils m'ont désigné comme chroniqueur vedette de la rubrique politique et sociale.

– Sans déc ! s'esclaffe-t-elle.

– Sans déc.

– Mais c'est pas possible, ils ont fumé la moquette, ils devraient savoir que... ils ne savent pas que tu n'es pas... ?

– Non, ils ne savent pas.

Elle grimace devant la naïveté de ma hiérarchie et hausse les épaules avant de partir farfouiller dans le frigo, bien sûr vide. Chloé est habituée à un approvisionnement en dents de scie

depuis qu'elle vit avec son père.

Chloé et moi avons débarqué à Paris il y a huit ans. Je comptais me mettre à mon compte et elle devait finir sa scolarité dans un bon lycée, pendant que son avocate de mère préservait sa carrière dans les Hautes-Alpes où nous avons jusqu'ici vécu heureux et unis. Un bonheur fracassé par mon envie subite, après des années de reportages un peu ennuyeux au *Télégramme de Gap*, de réaliser enfin mes rêves de gosse en montant ma boîte, une agence de presse.

Malgré les clichés sur la société qui devrait permettre à chacun d'aller au bout de ses rêves, eh bien il semblerait qu'il n'y ait pas suffisamment de débouchés pour tout le monde. Les rêves et les vocations auraient plutôt tendance à être embouteillés dans chanteur de rock, avocat ou chirurgien, alors « désolé il faudra vous satisfaire de ce superbe emploi de guichetier ou de technicien de surface ». Sauf à organiser un roulement, où nous serions tous avocat ou chirurgien un jour par semaine. Et on imposerait aux gens de se rendre à l'1 des 7 millions de concerts de rock du jour parce qu'il faut bien occuper les jeunes qui ont été jusqu'au bout de leur rêve. Non, désolé, chez les rêves aussi sévit une compétition darwinienne. *Chtruggle for life.*

Au bout de 6 mois j'ai été sauvé *in extremis* de la faillite par mon embauche à *La Dépêche*. Sophie a alors légitimement décidé qu'il n'y avait pas de raison que son mari soit le seul à poursuivre ses rêves de gosse. Basée depuis lors à New York, puis Londres, elle part aux quatre coins du monde pour le compte d'une ONG d'avocats défendant des génocidés. Noble engagement, certes, mais comme le salaire s'avère médiocre cela

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



## CHAPITRE 5

### *LA VENGEANCE DE LA POUSSIÈRE*

C'est déjà assez difficile d'endurer stoïquement l'effondrement d'un contrat social qui titube depuis déjà des années, s'il faut en outre que, privé de ma Gorge profonde, je sois confronté à la concurrence d'une donzelle fine gâchette doublée d'un canon, tout cela afin de défendre des idées à l'opposé des miennes, eh bien, je le dis tout net : la situation devient vraiment pénible.

C'est donc avec dégoût et tristesse que, pour échapper au Guichet je m'attelle dans l'après-midi à la rédaction de mon premier article du *Journal* nouvelle version. Il s'agit de chroniquer le énième plan gouvernemental d'aide aux emplois d'avenir du futur, qui consiste comme d'habitude à corrompre Pierre afin qu'il embauche Jules pour ranger des classeurs grâce au fric pris à Karin, qui comptait plutôt les dépenser dans la boulangerie de Jennifer. Une commission d'experts a sans doute estimé que les classeurs étaient plus méritants que les croissants.

Comme bien des confrères, quand un ministre annonce la création de « 5 000 emplois grâce à la mobilisation de 20 millions d'euros », je peux faire semblant de ne pas me demander d'où sortent par magie ces 20 millions d'euros et écrire, après enquête approfondie : « Le ministre a annoncé la création de 5 000 emplois grâce à la mobilisation de 20 millions d'euros. » La paresse intellectuelle, c'est très bon pour au moins

un emploi, le mien.

Je rêverais d'écrire ce que je pense, à savoir que le soutien de l'emploi par les dépenses publiques conçu par les universitaires les plus brillants et pratiqué massivement en France depuis une trentaine d'années sous diverses appellations : relance keynésienne, volontarisme politique, ou grands chantiers, évoque furieusement la démonstration de maître Kato.

Maître Kato avait été invité un jour dans mon club de jujitsu à faire une démonstration de coups de pied et de poings fracassants : des *atemis*. Devant les pratiquants sagement agenouillés en cercle, il avait demandé à deux partenaires de tenir une planchette de bois qu'il allait briser d'un coup de pied, un seul. Cela grâce à sa maîtrise exceptionnelle du *hara*, l'énergie vitale contenue derrière le nombril.

Après une longue concentration, il l'avait donné, ce coup de pied définitif, mais la planchette n'avait pas bronché. Sans se démonter, il avait donné un autre coup de pied irrévocable et toujours pas la moindre fissure dans la planchette. Cette dernière ne semblait pas avoir entendu parler des atémis. Avec un indulgent sourire professoral, maître Kato nous avait révélé que ce genre de coup de pied, dit *mae geri keage*, n'était pas tout à fait adapté à ce type de planchette et qu'il allait plutôt recourir à *yoko geri*, grand coup de pied circulaire. Nous étions aussi d'avis que *yoko geri* serait préférable à *mae geri keage*. Et du premier coup de pied circulaire il avait écrabouillé l'index du partenaire tenant la planchette.

Pendant que l'assistant au doigt boursouflé s'asseyait en maugréant au fond du dojo au milieu des enfants, dont certains, très jeunes, ont demandé ensuite à leur mère : « Dis, maman, ça

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



J'ai pourtant longtemps essayé de me laisser griser par les foules. Pas seulement pour le sentiment de puissance soudaine et de revanche, plutôt pour celui, rassurant, d'appartenir à quelque chose de plus grand que soi, qui aurait de la gueule. La joie d'être une goutte d'eau, d'ailleurs je crois que Freud appelait cela « le sentiment océanique ». Malgré tous mes efforts, mes sentiments océaniques ne dépassaient pas le stade de la baignoire. M'échoyait généralement le rôle de l'erreur de casting. Toujours à crier ou sauter à contretemps ou mal à propos ou mal à l'aise, comme dans ces *night-clubs* où je dansais en me grattant le nombril pour mimer un guitariste, en faisant semblant de connaître les paroles, heureusement que 90 décibels couvraient mes bredouillements : *Night, yeah, love, jeeves*.

Et au jeu du lavage de cerveau des foules, Grabowski s'avère être un des meilleurs. Il commence à dérouler son discours, dénonçant une crise « voulue, qu'on ne s'y trompe pas, par une caste de prédateurs jusqu'au-boutistes, arrogants, stupides et machiavéliques ». Faudrait savoir, ils sont stupides ou suprêmement manipulateurs ? je demande *in petto*, pendant qu'Audrey se met en mode exaltation, les yeux brillants et sur la pointe des pieds pour mieux voir. Grabowski sait y faire. Les discours de ses concurrents consistent généralement à énoncer des fadaises d'un air farouche. Des proverbes de restaurants chinois : « Ce qui compte c'est le chemin, la vie est un long fleuve », ou variante maritime : « Le cap est fixé ». Avec Grabowski, ça déménage.

Comme au patinage artistique, tout *meeting* a ses figures imposées. Chez les Indignés, c'est celui où on voue aux gémonies les responsables de la misère des peuples, au premier

rang desquels le ministre des Finances, Redwan Khader (premier beur du pays à ce poste, si le pouvoir espérait ainsi désarmer les critiques, c'est raté, sa non blonditude ne pèse pas lourd auprès de gens menacés de voir rognées allocs, retraites et RSA). Grabowski a décidé aujourd'hui d'abandonner les figures classiques, les salopards, égorgeurs et affameurs, pour basculer dans l'animalier. Il fait conspuer les requins, les vautours et les hyènes, ce qui est tout de même limite stigmatisant. Je me demande s'il ne s'expose pas à un recours en justice de l'amicale des animaux charognards, mais ne juge pas utile de m'ouvrir de mes interrogations auprès d'Audrey, car elle brandit le poing d'un air ravi en reprenant le refrain sur les requins.

C'est un peu déconcertant de rêver de passer la nuit avec une dame criant de tels slogans. Espérons qu'une fois nue elle s'avérerait moins virulente. L'esprit s'égare sur ce qu'elle m'infligerait si elle découvrait mon vrai positionnement politique. Cela me gonfle, car pour ma part, je peux endurer les opinions les plus incongrues d'une femme du moment qu'elle a du charme, de la curiosité et qu'elle rit à mes vanes. J'ai ainsi partagé sans vergogne la couche de filles prônant l'enfer pour construire le paradis. Il n'y a guère que les superstitieuses qui m'insupportent, parce que croire que ses amours ou ses finances, ce mardi, sont déterminées par l'alignement de Saturne sur Jupiter le jour de sa naissance... Une raciste aussi, j'aurai du mal. Croire que les qualités intellectuelles ou morales dépendent des pigments de la peau, je préfère encore gober l'horoscope.

Mais Audrey ne « plaisante pas avec ces choses-là ». « Ces choses-là » c'est être de droite. Du clan des méchants, qui portent un stetson noir dans un western. Bien sûr, ce n'est peut-être pas très fair-play de cacher à une femme que l'on veut

« pécho », que l'on est au, plan idéologique, aux antipodes de ses convictions. En fait, je ne lui ai rien caché, puisqu'elle ne m'a rien demandé. Audrey ne pourrait pas imaginer, ne fût-ce qu'un instant, que quelqu'un de fréquentable puisse faire partie du « camp d'en face ». Et moi je n'ai pas pris les devants pour dissiper le malentendu. Quand on fait la cour à une femme, on n'est pas censé lui révéler d'entrée de jeu tout ce qui pourrait la faire partir en courant : je pue des pieds, je suis un coup très moyen au lit, ta passion pour le jazz progressif je m'en cague, sans compter que les trrrrrès importantes responsabilités professionnelles dont je me targue sont trrrrrès surévaluées...

Avouer la vérité à Audrey serait donc trrrrrès dangereux. Elle fait partie de ces gens qui écoutent courtoisement les points de vue les plus subversifs en matière de sexualité ou de religion, mais font monter la conversation dans les aiguës si on conteste le monopole de la Sécu. Mon oncle Raymond était comme ça. On pouvait s'estimer heureux de terminer un repas de famille sans qu'il ait beuglé : « Mais la mondialisation je l'encule » ou : « Eh bien, moi, je nationalise tout » en engloutissant sa crème brûlée d'un air farouche.

Donc, dans une première phase, et sous réserve qu'elle ne me pose pas la question les yeux dans les yeux : « Dis-moi, Fred, est-ce vrai que tu dévores des bébés à la pleine lune ? », j'ai caché à Audrey que je suis un stetson noir déguisé en stetson blanc. J'ai bien fait un petit test, mais qui s'est avéré négatif. J'ai commis un jour une allusion selon laquelle puisque, schématiquement, la gauche serait la compassion et la droite la dureté (ce préambule aurait dû lui plaire, pourtant), alors l'humour s'avère de droite, puisqu'il suppose une anesthésie temporaire du cœur, comme l'a brillamment montré Bergson

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

# CHAPITRE 6

## *LIBIDO À ZÉRO*

C'est donc bourrelé de scrupules et pétri de tentations que je passe l'après-midi au *Journal*. À 16 h 32 ma décision est prise, j'accepte la proposition de Ceccaldi, engagement, résistance, « et puis merde », qui est après tout la phrase lancée au début de toute épopée. À 17 h 04, je redeviens raisonnable devant ce pacte faustien : « Tu ne peux pas prendre ce risque, le loyer, les études de Chloé, les frais pour papa », à 18 h 12 je ne sais plus où j'en suis et à 19 heures Gamblin me demande d'un ton sec pourquoi j'ai livré, en retard de surcroît, « un article écrit avec ta fesse gauche ».

La proposition de Ceccaldi changerait pas mal l'équation. Cette pige secrète joindrait l'utile à l'agréable : un engagement militant, de quoi sortir mes finances du rouge et un bras d'honneur superbe, quoique secret, à Gamblin et Gigot. En outre, si ces derniers me virent, comme ils semblent y travailler, *Libertas* pourrait constituer un point de chute. Ça, c'est la tentation que me présente mon surmoi maléfique, l'équivalent de celui qui propose à Milou de boire du whiskey dans Tintin au Tibet. Malheureusement, il existe un autre double, vêtu de blanc, qui admoneste : « Prudence, emprunt, sois raisonnable » et dispute mon âme au premier depuis toujours.

Jusqu'à présent, quand les circonstances ne décidaient pas à ma place et que mes deux doubles ne parvenaient pas à trouver

un compromis, je demandais conseil autour de moi. Mais aujourd'hui je suis en rupture de stock de conseillers avisés. Serge et Hélène roucoulent dans un monde à eux, à la limite de l'autisme. Jacques m'excommunierait aussitôt s'il savait que je vais collaborer à un journal prônant « la liberté oui, mais surtout celle du renard dans le poulailler ». Papa est trop à côté de ses pompes, Chloé trop jeune et Sophie peut-être un peu trop divorcée.

Non que ce soit rédhibitoire. Sophie et moi sommes restés en bons termes, comme on dit pour évoquer les couples de divorcés ne recrutant pas des tueurs à gage. Rien à voir avec ce pote que j'avais revu un jour et qui m'avait annoncé qu'il sortait de 15 ans de prison : « Meurtre ? » m'étais-je enquis. « Non, mariage ». Après avoir surmonté pourtant pendant vingt ans les embûches ordinaires de la vie conjugale, les problèmes de fric, de lunettes de WC relevées ou rabaissées et les tentations d'infidélité (le mariage ressemble quand même assez à la promenade d'un renard dans un poulailler se répétant : « Souviens-toi que tu es végétarien »), notre couple avait simplement consommé son capital d'énergie. Comme une radio aux piles usées et dont la dernière chanson s'éteint dans un gargouillis. Nous sommes arrivés au bout du rouleau, perclus d'agacement et de panne d'envie il y a trois ans. Pas seulement l'envie de se jeter l'un sur l'autre avec des mains pleines de doigts, car il n'y a pas que la baise dans la vie, même si elle y contribue sévèrement. Non, c'est l'envie d'être au diapason qui a disparu par petit bout.

Tout en Sophie a commencé à m'agacer et tout en moi a fini par l'horripiler. Au générique de notre vie commune il y a eu, par ordre d'apparition à l'écran : la séduction, les fous rires, la

complicité, les nuits torrides, les voyages, les sorties, les projets, la procréation, l'achat de la maison, les coups durs surmontés en commun, la routine affrontée ensemble, puis l'usure managée comme on pouvait et l'éloignement... eh bien, l'éloignement, elle à Londres et moi à Paris, en fin de compte on n'a pas réussi à le manager. On a bien essayé, à coup de tout ce que la technologie moderne a inventé pour se sentir proche à distance. La première fois qu'elle est partie un mois en Tanzanie pour quelque enquête sur des crimes contre l'Humanité, nous avons essayé de tenir des conversations tendres et coquines, mais cela ne s'est pas avéré convaincant. Sur Skype, il y a d'abord le problème du son. La conversation est parasitée par des : « Tu m'entends bien, là ? » involontairement suggestifs. Ensuite, il y a celui du léger décalage entre le son et l'image. Les cochonnetés que vous susurre votre épouse vous parviennent avec dix secondes de retard, au moment où elle a repris un air de notaire. Ou alors, vous n'avez droit quasiment qu'au forfait consonne sur la liaison satellite et tout ce qu'elle peut entendre c'est « jmr trch tou t vtm e tbrs krs pt », qu'il aurait fallu traduire par : « J'aimerais t'arracher tous tes vêtements et t'embrasser et te caresser partout », ce qui, on en conviendra, n'a rien de licencieux à l'aune des blogs contemporains. On ne se refait pas, un reste de bonne éducation m'empêche de confier à l'écran de mon ordinateur : « J'enfoncerai ma biroute dans ta chatte baveuse et te ramonerai comme un dément. »

D'absences en frustrations, nous avons donc réalisé il y a trois ans que nous restions ensemble seulement par respect du passé et par peur de l'avenir. Avec le présent qui protestait au milieu : « Et moi ? » L'incident fatal a eu lieu à Londres, où Sophie m'a reçu avec quelques amis à elle, dont Édouard, un avocat brillantissime de 35 ans qui était probablement l'amant

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



sinon tu vas marcher encore plus voûté. Allez redresse toi. Le pied léger. Le regard clair et vif. Tu conquiers le monde. Le port de tête, très important, ça, le port de tête.

– Comme ça ?

– T'es pas obligé pour autant de faire croire que t'as un goitre. Plus légère la démarche. Un pied de chamois. Un chamois optimiste.

– Comment veux-tu que je sois optimiste ? a-t-il gémi.

– Tu vas retrouver un job de rêve. Tu es un *winner*.

– Moi ?

– Oui, répète après moi : « Je suis un *winner*. »

– Je suis un *winner*.

– Putain, on ne fait pas moins convaincu. Aide-moi un peu à t'aider, merde !

– Je suis un *winner*.

– Moins maussade !

– Je suis un *winner* !

– **PLUS FORT.**

– **JE SUIS UN WINNER !**

– **J'ENTENDS RIEN!**

– **JE SUIS UN WINNER !**

– **C'EST MIEUX. ENCORE.**

– **JE SUIS UN WINNER !**

Nous avons continué ainsi quelques instants avec vigueur jusqu'à ce que le voisin du dessous vienne sonner à la porte pour demander aux « *winner*s de fermer leur gueule, parce qu'il y en a qui travaillent ».

Albert a pourtant l'air bien plus gaillard aujourd'hui, comme s'il avait doublé la dose des médocs.

– C’est un peu cornélien, je lui glisse tout en trottinant sur le boulevard Masséna.

– Où est le problème ?

– En collaborant à *Libertas*, je vais être obligé de mentir à pas mal de gens et ça ne me ressemble pas. Enfin, quand je dis pas mal de gens... dans mon entourage Chloé sera au courant, évidemment, ainsi que Sophie.

– C’est une chance de rester si proche après un divorce, commente Albert d’un air lugubre.

– Je ne dirais rien à Jacques. Avec son intégrisme moral, il ne comprendrait pas.

– Sans doute.

– Ce qui me gêne c’est de mentir aux lecteurs du *Journal*, des gens qui me font confiance en épargnant 1,60 euros tous les matins pour me lire, alors qu’ils ne roulent pas tous sur l’or.

– Tu n’arriveras pas à me faire pleurer avec ton ouvrier ou ton petit employé se privant de son café quotidien pour payer son journal. Si ce n’est pas toi qui écris ces conneries, d’autres s’en chargeront.

– On peut justifier ainsi bien des turpitudes...

– Pour être plus précis, tu leur écriras des conneries, mais en contrepartie tu éclaireras tes lecteurs de *Libertas*. Match nul. Et puis, ouvre les yeux, Fred ! Tout le monde ment. Plus ou moins. Des journalistes mentent pour infiltrer des multinationales et dénoncer les conditions de travail et on les félicite, et toi tu n’aurais pas le droit d’infiltrer les Indignés ? Les Français se mentent à eux-mêmes depuis des années. Hélène m’a menti. Duchemin m’a menti.

– Duchemin ?

– Le directeur du centre de recherche de Palaiseau qui, trois jours avant mon limogeage m’assurait encore que j’étais un des piliers du labo.

Il accélère le pas, car le contournement des manifs nous a mis en retard pour la séance de jujitsu lors de laquelle Jacques et moi devons passer ceinture marron. En évitant un type brandissant un drapeau d'un air farouche, j'ajoute :

- Ce qui m'emmerde le plus c'est de mentir à Audrey.
- Audrey ?
- Une militante des Indignés que j'interviewe attentivement depuis un an.
- Heureux homme, commente Albert, la mine sinistre.
- Détrompe-toi, on ne sort pas encore ensemble, je suis dans la marche d'approche.
- Un an, ce n'est plus de la marche d'approche, c'est une expédition. Et pourquoi dois-tu lui cacher que tu piges pour *Libertas* ?
- Elle vomit sa ligne éditoriale.
- Évidemment, si elle gerbe en te lisant cela risque de gêner votre vie affective. J'imagine que c'est ça la vraie raison de tes hésitations.
- J'imagine aussi.
- C'est dommage, parce que, d'après ce que tu viens de me raconter sur ce journal, je te verrai bien à *Libertas*. En plus, c'est un beau combat. Un combat pour l'âme de ce pays.
- L'âme ?! Carrément ?!

Il s'arrête brusquement et me dévisage avec une solennité inaccoutumée.

- Mais si, Fred. Un combat pour retrouver nos esprits. Secouer l'apathie. On va arrêter de se laisser ébouillanter comme des grenouilles !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*Libertas*. Ce qui compte c'est que Gigot d'agneau ne puisse rien prouver dans les deux mois qui viennent.

Ceccaldi et moi établissons donc trois règles de sécurité ; un, ne se contacter que sur le téléphone portable dédié. Deux, stocker tous mes articles pour *Libertas* sur une clé USB exclusive et les transmettre toujours depuis un cybercafé, jamais via l'ordinateur du *Journal*. Trois, ne pas se mélanger les pinceaux, ne jamais citer dans *Libertas* quelqu'un que j'aurai interviewé en tête à tête pour *Le Journal*, ni utiliser dans *Le Journal* quelque chose qu'on aurait confié par téléphone à Paquette. Pour les autres contacts, on pourra toujours prétendre que Paquette a obtenu une citation de deuxième main. Et quatre : au moindre danger, Ceccaldi limogera Paquette sans hésitation. Tout est calé. C'est donc en poussant des ricanements de comploteurs que nous trinquons au cidre, puisqu'il n'y a plus de champagne dans le bistrot.

La schizophrénie, ça a l'air d'être comme le jujitsu, avec de l'entraînement, on y arrive.

---

7. Monstre marin mythique de la Bible devenu une métaphore de l'État totalitaire sous la plume de Hobbes (1651).

# DEUXIEME PARTIE

## LA MISSION



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



- Oui, un loto à 200 milliards d’euros.
- C’est le montant du plan ?
- C’est ce qui se murmure au *Journal*. Vous n’êtes pas au courant à *Libertas* ?
- On n’est pas bien équipé sur ce dossier. **OK**, disons 200 milliards de crédits pour parer au plus pressé, mais en échange de quoi ? Tu as une idée de ce que ça veut dire 15-40, etc. ?
- Non. J’ai googué le truc. Une habitude, dès que je me pose une question, je cherche la réponse sur Internet.
- Je fais pareil. C’est comme ça que j’ai découvert qu’il y avait 206 384 occurrences sur le sens de la vie. Mais très peu de réponses probantes. Et j’ai rien trouvé. À part le numéro de téléphone d’une pizzeria.
- Je ne crois pas prendre beaucoup de risques en considérant qu’il s’agit d’un hasard.
- 15-40 puis 65-2, ça ressemble à un mélange de score de tennis, de basket et de foot...
- Sincèrement, comme piste farfelue j’ai pas pire en magasin.

Ceccaldi s’interrompt pour saluer son équipe qui s’installe autour de lui, une demi-douzaine de jeunes sous-payés et d’un ou deux burinés tirés de leur retraite. Ils doivent endurer les emportements, enthousiasmes et aphorismes furieux de Ceccaldi, ce qui nécessite un caractère bien trempé. Ceccaldi encourage d’un ton vibrant à ne pas se contenter de « chroniquer les flatulences du huitième arrondissement » comme la concurrence tout en avertissant : « Attention, le Ministère de l’Humour nous a à l’œil » (cela englobe chez lui la Justice, l’Intelligentsia et la classe politique), ou encore à propos des « éléments de langage », ces surnois auxiliaires de propagande dont raffolent les communicants : « Quand vous en voyez un,

tuez-le. » On ne peut pas prétendre avoir vraiment vécu avant de l'avoir vu, tel le premier ténor dans l'aria final de l'Acte II, s'emporter contre les sociaux-démocrates « dont la seule différence avec les cocos c'est qu'ils n'osent pas vous tirer une balle dans la nuque ». Sans oublier qu'à la fin il a dit « il faudra déboulonner les statues », j'ajoute.

– Mouais, ça veut sans doute juste dire qu'il faudra s'attaquer aux vaches sacrées, ce qui en période de banqueroute n'a rien d'inattendu.

– Je ne sais pas, il a dit ça d'un air plein d'air.

– Je crois surtout qu'il va falloir que tu retournes cuisiner Guezbou, ou un autre contact, ajoute Ceccaldi. Et si tu trouves le scoop, tu réserves ça au *Journal* ou à nous ?

– Au *Journal* ça ferait du bien à mon matricule. Évidemment, s'il y a des possibilités d'embauche chez toi...

– J'aimerais tellement dire oui. Mais tu comprends l'actionnaire... conclut Ceccaldi avant de lancer la conférence

Mort aux capitalistes, comme l'écrirait Frédéric Beaumont.

Les jours suivants, je fais feu de tout bois.

J'appelle les peuples tantôt à résister à la mondialisation néo libérale, tantôt à ne pas succomber aux vieilles lunes cryptomaxistes. Je dénonce tout et son contraire, les États, les marrrrchés, le gouvernement, l'opposition, les tenants de Keynes comme les partisans de Hayek, les Indignés tout autant que les Baudets. « L'austérité tue », « La dette tue », « trop d'impôts tue l'impôt », « l'impôt c'est la solidarité », « touche pas à mon alloc ». Tout en essayant d'avancer dans l'enquête sur *ZE* plan, qui me permettrait de sécuriser mon job et accessoirement de découvrir à quelle sauce va être mangé mon pays. Je tente

régulièrement un petit coup de bluff lors d'une interview en glissant l'air de rien : « Ça va se régler sur 15-40-65 cette affaire, vous ne croyez pas ? », qui sonne un peu comme un signe de reconnaissance maçonnique. Ce qui me permet de découvrir toute une panoplie d'airs perplexes, voire carrément inquiets de mes interlocuteurs.

Je bondis ainsi de rendez-vous en rendez-vous, de manifs en conférence de presse, du conseil de rédaction du *Journal* au bistrot d'en face, d'où je suis par Skype celui de *Libertas*. Et je glousse comme un dément devant mon clavier en murmurant : « Ah, qu'est-ce que je vais lui mettre ! » en préparant les diatribes que Beaumont va opposer à Paquette et réciproquement. Je me traite tour à tour de « gogo à bisounours » et de « zèbre sanguinaire ». Cette détestation feinte de moi-même intéresserait vivement un psychanalyste.

Le troisième jour je crois pourtant frôler la catastrophe. Je rentre d'une manifestation où, suivant scrupuleusement les instructions du *Journal*, j'ai interviewé trois Indignés en détresse et, sur le trottoir d'en face, un gros beauf (raciste eût été un plus) qui vitupérait contre les assistés, avant de dégoter deux rues plus loin pour le compte de *Libertas* trois prolétaires en colère contre les grévistes qui les empêchent de travailler.

Et brusquement, regard dur et lèvres serrées, Gigot d'Agneau me demande de venir dans son bureau. Je m'y rends, un peu sur mes gardes, pour y tomber sur Gamblin brandissant une photocopie de la page d'accueil de *Libertas*. Il pose la feuille devant moi en me faisant une mimique du genre « tu as compris ? ». Même jeu de ma part, comme on dit au théâtre. Eh oui, j'ai compris. Pris par la patrouille. Gamblin hoche la tête, la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pu emmener des journalistes sensibles à ses thèses et de devoir se coltiner des plumitifs à surmoi étatiste, ce en quoi il exagère, nous autres progressistes pouvons être ouverts et tolérants.

La tolérance n'est au demeurant pas la qualité première de Redwan Khader. Le monsieur a des convictions et un sens des réparties cinglantes qui impose le respect, mais attise les détestations. Quand il a été tiré d'un quasi-anonymat il y a deux mois pour être bombardé, contre toute attente, ministre des Finances, il a confié d'un ton acide : « C'est sûr qu'en France quand il faut déboucher les chiottes on pense toujours à un fils d'immigré. »

Son parcours est de ceux que l'on exhibe pour se persuader que l'ascenseur social marche encore vaguement. Famille nombreuse, enfance dans une cité, mère femme de ménage et père ouvrier qui ont su l'obliger à travailler comme un dingue à l'école, pendant que ses potes traînaient en scooter au pied des barres d'immeubles.

Après des études brillantes en économie, il a passé vingt ans à redresser des entreprises de plus en plus grosses. Des firmes d'où l'argent fuyait de toute part, telles de gigantesques tonneaux des Danaïdes, qu'il colmatait comme un furieux en coupant à la hache dans les dépenses. Et à 42 ans, Khader s'est vu confier l'empereur des tonneaux : l'État.

Ce qui lui a valu aussitôt une inimitié généralisée. Dans l'actuelle monarchie technocratique, on aurait pu lui pardonner ses origines populaires. Quand on est protégé du peuple par son code postal et un digicode, ça fait chic dans un dîner en ville d'inviter un ami qui a fait du scooter au milieu des Kaïras. Mais

avoir fait toute sa carrière dans ces entreprises que les ministres ne visitent généralement qu'entourés de préfets et de caméras, coiffés d'un casque de chantier ou d'une charlotte ridicule, ça le rendait suspect.

Khader a aussi tendance à mettre les pieds dans le plat. Cela agace et dépare dans la petite industrie parisienne de la statistique cosmétique et du vœu pieux. Alors qu'une usine ferme tous les deux jours et que les faillites voltigent comme dans une tornade, il est quasiment le seul à ne pas jouer au bonneteau avec faits et chiffres. À ne pas se réfugier dans le déni pour se protéger d'une réalité désagréable, ni répéter comme un mantra : « On a fait le plus dur, les bases sont là, on sent un frémissement, la trajectoire est la bonne... » Ses collègues prennent des airs constipés devant les caméras pour dérouler un gloubi-boulga de méthode Coué en déclamant « fixer un cap, répondre aux attentes, feuille de route, mener concertations, amplifier la mobilisation », accélérer le surplace, tourner le dos au passé pour enfoncer un panari déterminé dans l'avenir...

Ils rêvent encore de mener les foules avec des mots doucereux, d'époque, des mots valises que l'on emmène avec soi sans savoir au juste ce qu'il y a dedans : volontarisme, justice, véritable, authentique, nouvelle, citoyenne. Une forme de poésie sirupeuse, là où lui s'obstine dans une prose pleine de cambouis. Tandis que d'autres se félicitent, veulent croire que, jonglent avec objectifs, engagements, calendriers, multiplient les statures et les postures, envoient des « signaux forts » aussi démonétisés qu'un emprunt grec, ou deviennent dupes des villages Potemkine<sup>9</sup> qu'ils confectionnent, il s'en tient à son discours *Blood-sweat and tears*<sup>10</sup>.

Les collègues de Khader offrent le spectacle d'une confrérie de navigateurs se congratulant sur la dunette du Titanic tout en jouant du flûtiau pour attendrir l'iceberg. Des officiers écoutés avec de plus en plus de goguenardise, voire d'hostilité, par des passagers vérifiant nerveusement leur gilet de sauvetage et qui les laissent de moins en moins souvent arpenter le pont.

Le pays réel s'éloigne de plus en plus du pays officiel. Un opprobre qui n'épargne pas Khader, malgré, ou peut-être à cause de son parler vrai. « On ne peut quasiment plus le sortir » se lamentait récemment Sabine de Mazières, comme si elle parlait de Mirza. Khader a droit systématiquement à des lazzis dès qu'il s'aventure hors des bunkers lambrissés où vivent les grands commis et serviteurs de la République. Il aura sans doute droit tout à l'heure à une réception musclée...

L'avantage de voyager dans l'hélicoptère d'un ministre c'est que s'y noue une certaine intimité. Les apartés y sont difficiles, toutefois, pour cause de promiscuité. C'est pourquoi aucun des journalistes ne loupe la confiance du dir-cab de Red Khader

– Redwan, le préfet vient de m'appeler, peut-être faudrait-il atterrir directement sur le toit du palais des Congrès, les Sans-Culottes bloquent les avenues adjacentes.

– En hélico sur le toit ? Ça va ressembler aux Américains évacuant leur ambassade à Saïgon.

– Ils fuyaient, tandis que nous, nous arrivons.

– L'image sera aussi déplorable. La République ne se détourne pas pour quelques pitres. Dis au préfet que nous arriverons en cortège, comme prévu. Qu'il prenne les dispositions nécessaires.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.





## CHAPITRE 9

### *LES ATERMOIEMENTS DU CARBURATEUR*

**C**omment en suis-je arrivé là ? » je me répète le soir même, tandis que le crépuscule tombe sur Paris et que résonnent les sirènes de pompiers et le tumulte de quelque manif.

Je m'interroge, le regard perdu sur un éparpillement de tournevis et de marteaux, assis en bleu de travail à même le sol de cet appartement du 12<sup>e</sup> arrondissement que j'ai rejoint après une heure de métro où une mamie briguant le même demi-mètre carré que moi a montré d'étonnantes dispositions pour le jujitsu. Non pas le « comment en est-on arrivé là ? » très tendance en ce moment ; comment est-on arrivé à un pays épris d'émeutes et de grèves et où chacun s'inquiète pour son emploi, son épargne et les efforts fiscaux exceptionnels-récurrents qu'on va lui demander. Non, simplement, comment en suis-je arrivé à draguer une gauchiste qui m'étriperait si elle savait ce que je pense, tout en fuyant une bimbo ayant flashé sur mon double secret ?

Comment en suis-je aussi arrivé dès ma sortie de l'hélico, hier, à envoyer deux articles simultanément (par souci d'équité envers Paquette, remis en un temps record de sa pneumonie, mais qui, ce que seuls les lecteurs avertis auront remarqué, n'aura pu signer « de notre envoyé spécial ») ? Cela a donné en alternance : « *Redwan Khader a détaillé à Clermont rien moins qu'un programme d'asservissement du peuple...* », « sous les jets de boulons des décérébrés biberonnés à l'État nounou... »,

« sans cautionner les débordements, force est de reconnaître que les premiers responsables en sont... », comme d'habitude nos confrères du *Journal* défendront que..., « comme toujours les plumitifs de *Libertas* ne voudront pas voir que... »

Comment en suis-je arrivé aussi à me faire caillasser avec un ministre des finances pour ne pas même pas réussir à lui soutirer le moindre indice sur la fameuse énigme 15-40-65-2 ? Comment me suis-je embringué dans ce merdier au seul motif que je suis étranglé par un emprunt immobilier et les frais de scolarité d'une gamine prise d'une vocation d'entrepreneuse. Dont rien, ni les suppliques de ses parents, ni la lecture des journaux, n'ont pu la faire dévier...

Comment en suis-je, *in fine*, arrivé à retaper cet appart où Chloé doit s'installer avec deux camarades formant je ne sais quel *success business crew project* ou quelque chose comme ça, ainsi que les écoles de commerce aiment appeler des TP de jeunes péteux. Lesdits futurs Steve Jobs français, Gonzague (fils de bonne famille, brushing, éternel pull bleu ciel à col en V) et Édith, sont bloqués dans les embouteillages et je suis seul sur le front à essayer de réparer la fuite des WC. Seul avec Albert parce qu'un petit chantier lui évitera de déprimer seul chez lui et parce qu'il peut s'avérer précieux pour un sous-doué du bricolage dans mon genre.

Chloé n'était pas censée devenir une jeune louve aux dents longues jouant avec des concepts pas vraiment de son âge, marges brutes d'autofinancement, ou tour de table. Elle devrait lire *Gala* et non pas *Les Échos*. À croire qu'elle a eu de mauvaises fréquentations. Comme bien des parents de notre milieu qui auraient jugé indigne de ne pas saturer leurs enfants

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

arrosé, nous causons généralement de tout et de rien devant un bon feu de cheminée. J'apprécie la liberté de parole, l'ironie indulgente en vogue chez eux. Serge et Hélène sont de ces amis qui ressemblent à un vieux pull usé, mais précieux quand vient l'hiver. Il faut juste faire semblant de s'intéresser un peu aux faïences et à la cellule prospective du ministère. Ensuite, je vais me coucher dans une de ces chambres qui vous fâchent avec la modernité, énorme couette, vieux parquet qui craque, draps en coton écru parfumés à la lavande, panorama champêtre. Se faire réveiller par les oiseaux au lieu des engueulades de Parisiens se disputant une place de parking, je peux comprendre.

Cela me rappelle Gap où nous vivions heureux, Sophie, Chloé et moi, avant que je ne décide sur un coup de tête de monter à Paris réaliser mes rêves de gosse. Sans ce caprice, nous serions peut-être encore mariés. Sophie plaiderait pour des caïds grenoblois, au lieu de poursuivre à son tour ses propres rêves de gosse, pied de nez aux miens, en aidant des tribus africaines à obtenir justice au Tribunal pénal international. Chloé serait sans doute étudiante à Grenoble, au lieu de poursuivre des châteaux en Espagne à Paris. Nous skierions. Ça aurait été bien.

À Gap, je nous sentais invincibles, tous les trois. Le soir, la lumière à travers les volets de la chambre de Chloé, le silence troublé seulement par le chant des grillons et la silhouette noire-rosée des sommets des Alpes alentour, tout inclinait à la sérénité. Rien ne pouvait nous arriver. Bien sûr, en théorie, Sophie et moi pouvions nous séparer, ou être licenciés, et Chloé pouvait devenir une adolescente insupportable, mais je sentais bien que nous avions construit une sympathique petite forteresse dans un pays au modèle social et à la prospérité, de surcroît, sans égal.

Tandis que maintenant, contrastant avec l'épanouissement agaçant de Serge et Hélène, mes bonheurs à moi seraient plutôt dans le genre fugace et tourmenté, avec une vie sentimentale nulle et non avenue, et pour ce qui est du boulot...

– Tu veux dire que tu es chargé de défendre les acquis sociaux et un monde plus solidaire, c'est ça ?! s'exclame Hélène après que je lui ai raconté les nouvelles missions que m'a confiées *Le Journal*.

– Exactement.

– Je m'interroge sur la pertinence de tes rédacteurs en chef en matière de ressources humaines, ricane Serge, en débouchant la bouteille de blanc liquoreux prévue sur le foie gras.

– C'est-à-dire qu'ils ne savent pas, en fait.

– Ils ne savent pas qu'à côté de toi Alain Madelin est un dangereux Soviétique ?

– Pas vraiment.

Tant qu'à me confesser auprès de ceux qui font partie de mes plus vieux amis (j'ai rencontré Hélène au lycée et Serge à Sciences Po Bordeaux), autant aller jusqu'au bout.

– Il n'y a pas que cela qu'ils ignorent...

– Laisse-moi deviner. Perversion sexuelle ? Braquage de banque ?

– Non, double jeu.

Regard interloqué de mes amis au-dessus du verre de Sauternes.

– J'écris sous pseudo pour un autre journal. À la ligne éditoriale diamétralement opposée.

Ils mettent un certain temps à réconcilier cette annonce avec leur conception de l'Univers en général et de moi en particulier.

– Je... je ne comprends pas, bégaye Hélène. Tu défends des points de vue... différents ?

– Exactement. Je dénonce dans *Le Journal* la dictature des marchés voraces et prédateurs qui contrôlent nos vies. Et parallèlement j'affirme dans un journal concurrent qu'en fait ce sont les États qui les contrôlent, nos vies.

– Mais pourquoi fais-tu ça ?

– Ben, cette question ! Pour gagner ma vie !

Ils échangent un regard effaré, puis essayent de raisonner l'escroc.

– Tu vas te faire prendre, c'est sûr, marmonne Serge. Licenciement assuré pour faute lourde.

– Pas nécessairement. Ceccaldi, mon rédac-chef à *Libertas* (*Libertas* c'est là où je laisse libre cours à mes instincts) et moi on a bordé l'affaire. C'est jouable. Et je trouve ça plutôt rigolo.

– Rigolo ! s'étrangle Hélène, pendant que Serge s'exclame : « Mais c'est déloyal vis-à-vis de ton entreprise ! »

– *Le Journal* compte me lourder dans quelques mois. Ils m'ont mis en concurrence avec la fille la plus brillante de la rédaction.

– Mais je croyais que la concurrence tu étais pour, en tant que libéral ?

Je reconnais la pertinence du propos. Mais réplique que je refuse d'être mis en concurrence dans un journal qui dénonce précisément la concurrence à outrance, « cet asservissement, cette guerre du tous contre tous ». Pas mal comme sophisme,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



toi, avec tes clichés rances dans ton journal de réacs, pour nous donner des leçons ?

– Pas de réacs. De libéraux, c'est tout le contraire.

– Ah, oui, bien sûr, ça m'avait échappé. Chacun pour soi et pas de pitié pour les faibles, c'est pas du tout réactionnaire !

– Tu ne sais pas de quoi tu parles, Serge. Tu détestes des idées que tu ne connais pas, en fait. Tu recraches des clichés de *Télérama* sur un mouvement intellectuel à l'origine de notre prospérité et notre liberté depuis deux siècles dont tu n'as jamais lu un auteur, je parie. Tu es comme ces racistes qui ont peur de peuples qu'ils n'ont jamais rencontrés.

– C'est ça. Et tu te crois supérieur parce que tu assumes soi-disant tes contradictions, mais pour faire quoi ? Pour jouer le faux derche à trois mille balles dans *La Dépêche* et les statues du Commandeur en carton-pâte dans *Libertas* ?

– Tu es grotesque, surenchérit Hélène, qui jette sa serviette et quitte la pièce.

C'est dommage, le lapin à la moutarde avait l'air très bon.

Je ne sais pas trop quoi faire, parce que j'ai bien conscience d'avoir poussé le bouchon un peu loin. D'un autre côté, qu'est ce qui leur a pris de s'improviser arbitre des élégances éthiques ! Je les interpelle sur l'inanité de leur job, moi ? Il y aurait pourtant de quoi débattre sur les commissions Théodule auxquelles participe Serge. Et Hélène qui boude à l'étage, croit-elle vraiment que vendre des meubles bouffés par les vers soit utile pour la faim dans le monde ? Ça n'a rien à voir, je le concède, mais si dans les engueulades il fallait utiliser des arguments de bonne foi ça se saurait.

Finalement, Serge quitte la table à son tour pour aller

consoler Hélène, me laissant seul avec mes pensées et le lapin qui refroidit. Ça ne se fait pas de critiquer la duplicité de copains adultérins. Surtout à table. Pourtant, j'ai un statut privilégié vis-à-vis d'eux, qui devrait m'accorder une certaine impunité : sans moi, Serge serait encore célibataire et Hélène mal mariée. Je suis leur démiurge, voire leur némésis, le parrain de leur vie de couple, alors ils peuvent bien me pardonner une réflexion qui, pour être discourtoise, n'en était pas moins exacte. Enfin, ils pourraient me pardonner, mais visiblement ils ont très mal apprécié ma réaction. Alors, qu'est-ce que je fais ? Je m'éclipse, prélude à une grosse fâcherie stupide ? Ou je m'excuse et je reste ?

Au bout de quelques minutes de méditation devant la table déserte, j'arrive à la conclusion que le week-end est foutu de toute façon, me lève et récupère mon sac. Arrivé à ma voiture je me retourne et avise Hélène qui vient de surgir sur le perron. Sans mot dire elle me dévisage en secouant la tête d'un air de dire « quel con ! », mais elle ne fait pas le premier pas. Moi non plus. Nous sommes aussi susceptibles l'un que l'autre. C'est comme ça qu'on fout en l'air de vieilles amitiés. Il suffit parfois de pas grand-chose.

Sur l'autoroute, il pleut en plus. Un sacré orage qui m'oblige à rouler lentement, d'autant plus qu'entre les deux verres de Sauternes et les deux de Chambolle-Musigny, je dois être plus que limite. Ça serait comique que je perde le même soir Serge et Hélène et mon permis. Bien joué, Beaumont. Tu viens de te fâcher avec tes seuls potes d'enfance, hormis Jacques, les seuls à qui tu pouvais confier tes problèmes. Enfin, non, finalement, tu ne pouvais pas les confier, la preuve.

Qui me reste-t-il désormais pour affronter les tempêtes ? Je ne compte pas Ceccaldi ni les copains avec qui on refait le monde en buvant des coups, les amis de beau temps, mais avec qui on n'affronterait pas des tempêtes, je parle du premier cercle. Eh bien, je n'ai plus Sophie. Je n'ai plus papa non plus, perdu dans des confusions socio-temporelles. Pas Jacques, qui comprendrait encore moins mon double jeu qu'Hélène et Serge.

Finalement, je n'ai guère plus que ma fille comme complice. Chloé à qui j'avais promis que je demanderai des tuyaux à Serge pour son stage...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

- Sans doute, mais nécessité fait loi.
- Mais enfin, s'ils s'attaquent aux contrats d'assurance-vie, qui étaient inscrits dans le marbre... la confiance va foutre le camp !
- Tant pis pour elle, l'État est aux abois. Être solidaire, te dis-je.
- Ils ne vont pas toucher aux comptes sur livret, au moins ?! chevrote-t-il.
- Ponctionnés.
- Mais ce n'est pas possible !
- Si, c'est possible puisqu'**ILS** vont le faire.
- C'est un hold-up !
- Je te rassure : pas à plus de 10 %.
- 10 % ! s'égosille mon cousin, s'attirant un nouveau regard impérieux de sa femme, pendant que Jonathan parle « bonheur », « avenir », « projet » en s'essayant à l'autodérision.
- Et ce n'est rien à côté des placements défiscalisés.
- Qu'est-ce qu'ils vont faire aux placements défiscalisés ?

Jacques ressemble un peu à un de ses patients l'interrogeant : « J'ai une grosseur là, à la gorge, ce n'est pas grave n'est-ce pas ? » Je lui réponds, comme il le fait sans doute à son patient avant de lui prescrire un scanner urgent ;

- Rien de grave. Juste les taxer.
- Taxer des placements défiscalisés ?! Mais ça veut dire qu'ils seraient fiscalisés ?
- On ne peut rien te cacher.
- L'argent qu'on mettrait de côté pour notre retraite !
- Siphonné ! Pour la solidarité.
- ...pour l'installation de Jonathan !
- Qu'il déménage !

- Ou en cas de coup dur...
- Faudra pas en avoir. Réquisitionné !
- Pas question !
- Exproprié. Solidarité !
- Jamais !
- Confisqué. Saisi. Gratiboisé.
- C'est révoltant.
- Peut-être, mais solidarité.
- Et mes rendements de 3 % garantis alors !?
- Plus rien n'est garanti. À part la mort. Et les impôts évidemment.
- Je ne peux pas le croire.
- Il faut pourtant s'y résoudre.
- Mais où l'argent serait donc sûr désormais ?
- Nulle part, je réponds d'une voix sépulcrale.

Jacques cherche de l'air, pendant qu'à l'autre bout de la salle Marie sémaphore à notre intention. Apparemment, Jonathan a fini de tracer la perspective d'un avenir radieux. D'une voix geignarde, Jacques s'étonne ;

- Je n'ai pourtant entendu aucun ministre évoquer ce genre de plan.
- Cela n'en montre que davantage leur détermination.
- Khader s'est même clairement opposé à ce type de mesures.
- Il faut donc en déduire l'inverse.
- Il a affirmé que notre épargne était sûre.
- Cela n'en est que plus inquiétant.
- Et que les impôts n'augmenteraient plus...
- Préparons-nous en conséquence à leur hausse imminente.
- Mais pourquoi cet acharnement ?

Je prends mon temps, pour ménager mon effet. L'avantage avec Jacques, par ailleurs garçon au cuir bien trempé, c'est qu'il est d'une naïveté insondable pour tout ce qui touche aux questions d'argent et me prend très au sérieux en tant que journaliste censément introduit auprès des plus hautes sphères de l'État.

– Je tiens de source sûre que l'épargne a été décrétée ennemie public numéro un.

– Qu'est-ce que c'est que ces conneries ?

– Ne comprends-tu donc pas qu'elle nuit à la consommation ?

– Ah bon ?

– Et ne vois-tu pas qu'elle stérilise des ressources ?

– J'ignorais...

– L'argent qui dort sur tes livrets serait bien plus utile redistribué pour assurer la cohésion sociale et dépensé pour assurer un débouché à nos usines.

– J'aurai pourtant cru que mon épargne finançait l'investissement qui...

– Foutaises. Des économistes ont changé tout cela. Il faut de toute urgence euthanasier les épargnants, responsables du marasme où plonge notre pays. Je liquiderai tous tes livrets si j'étais toi.

– Est-ce bien nécessaire ? gémit Jacques.

– Indispensable et urgent, je tranche, les bras croisés.

– C'est la fin du monde !

– Uniquement de notre contrat social, tel que nous l'avons connu.

Jacques arbore un air hagard qui me ferait pitié si j'avais un cœur. Il croit voir disparaître l'épargne de toute une vie et,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



c'est rarement parce qu'il s'est disputé avec son poisson rouge, maugrée-t-il.

Cela me semble un brin antipatriotique d'avoir des chagrins d'amour par temps de grève générale. Point de vue qui n'a, au demeurant, jamais guéri aucun coup de blues, tout comme « comment oses-tu ne pas finir ton steak ? » n'a jamais résolu la faim dans le monde.

– Je ne t'ai jamais parlé de Géraldine, je crois, murmure-t-il.

Le regard perdu dans le vide, un triste sourire aux lèvres, la voix traînante ; les indices ne trompent pas, j'ai en face de moi un mec ayant une femme dans la peau.

– J'ai rencontré Géraldine il y a sept ans, à un congrès international d'astrophysique, en Espagne. 34 ans, la beauté du diable, une brunette aux yeux d'un bleu... océanique. Beaucoup d'humour, brillante... je me souviens de son exposé dans un anglais parfait sur le rôle de la constante de Planck dans la compréhension des mouvements de galaxies...

Et Albert d'arborer un sourire nostalgique et niais. La constante de Planck avait visiblement des pouvoirs érogènes insoupçonnés.

– À la pause de onze heures, je l'ai fait rire, et tu sais combien c'est sexy une femme qui rit à tes blagues. À l'époque, ça n'allait pas fort entre Hélène et moi. Jusqu'à ce que Serge ne me la vole – c'est toi qui le lui as présenté d'ailleurs, je t'en ai un peu voulu, même si objectivement tu n'y es pour rien – tu ne t'es sans doute pas douté qu'on avait des problèmes de couple...

– Jamais !

C'était sans doute peu après le moment où Hélène se blottissait dans mes bras en me narrant la rareté de ses orgasmes.

– Quand Hélène t'a retrouvé par hasard à cette époque en flânant sur les grands boulevards...

– C'est ça. Par hasard sur les grands boulevards. Un hasard... hasardeux.

– J'imagine qu'elle t'a donné l'impression d'une femme relativement heureuse en ménage.

– Tout à fait. Épanouie. Jamais je n'aurai pensé...

– Mais en fait, après des années de mariage, quand tu consacres toute ton énergie psychique au combat quotidien, boulot, métro... et qu'en plus la femme que tu retrouves le soir n'a pas grand-chose à te raconter, rien pour te faire rire ou rêver... Hélène lisait ses dossiers, regardait la télé, ou téléphonait à ses copines... j'aurais rêvé d'une vie un peu plus *rock'n roll*.

Je sursaute, car c'est quasiment mot pour mot ce que m'avait confié Hélène il y a sept ans. Le malentendu du couple dans toute son horreur ; voilà deux êtres qui auraient pu s'aimer encore, où chacun attendait la même chose de l'autre, qui n'est jamais venue, faute peut être d'avoir été attentifs à entretenir le désir, qui est comme une plante verte : si on ne l'arrose pas régulièrement il devient bonsaï.

Chaque couple a sa manière d'affronter ces périodes de chute libidinale. Avant que mon déménagement à Paris suivi de celui de Sophie à Londres ne résolve le problème radicalement, Sophie et moi avons eu recours à diverses techniques, la plus

efficace étant le bon vieux week-end surprise. Nous avons aussi tenté le *Kama Sutra*, comme si l'acrobatie pouvait l'emporter sur le fond du propos. « Quand l'homme et la femme sont en Congrès et que l'*ingam* de l'homme pénètre le *yoni* de la femme, tandis que l'homme agrippe le nichon gauche de la femme (j'adapte en style moderne) de la main gauche et caresse de l'autre main le genou droit de la femme pendant que cette dernière se cramponne avec les orteils à l'oreille de l'homme, c'est la position de la salamandre... » J'ignorais que les salamandres fussent si sophistiquées.

Albert partageait certainement encore tendresse et complicité avec Hélène, ce qui est la manière courtoise de dire qu'il n'avait plus envie de jouer avec elle à la bête à deux dos. L'ardeur, ce passager farouche, avait abandonné le navire. Ils avaient sombré ensemble dans le confort de soirées tranquilles et douces comme un pyjama en pilou, ignorant qu'ils éprouvaient les mêmes frustrations.

– En 2009 nous avons fait l'amour pour la dernière fois un mardi, assène Albert.

Je mets un peu de temps à comprendre qu'Albert ne me confie pas la fin définitive de ses relations avec Hélène ce triste mardi-là, mais plutôt que, dans le repli progressif de leur vie sexuelle vers le réduit classique du samedi, c'est le mardi qui avait été le premier à être abandonné, en 2009. Albert m'explique qu'ensuite ce fut au tour du jeudi de devenir « sans », puis le mercredi, le lundi, le dimanche, le vendredi à son tour, avant que le samedi ne rende enfin les armes, quelques semaines avant qu'Hélène ne révèle, logiquement, qu'elle avait un autre homme dans sa vie, Serge.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

continue Jacques. Je veux-t-y ou je veux-t-y pas ? Sept ans qu'elle te fait lanterner sous des prétextes moralistes à la noix. Qu'elle te garde comme une poire pour la soif au cas où ça partirait en sucette avec son légitime.

Certes, mais, si on ne tombait amoureux que des pas emmerdeuses, la vie serait moins épiciée. La lueur dure dans les yeux d'Albert s'accroît et je juge judicieux de tirer mon cousin par la manche en lui glissant « Jacques... », mais il ne m'écoute pas.

– Mais c'est vrai ça, tu ne vas pas rester éternellement coincée avec cette lectrice de *Nous Deux* !

– Ce n'est pas une lectrice de *Nous Deux*, grogne Albert

– Bon alors, d'*Arlequin* si tu veux.

– Je t'informe que tu parles de la femme que j'aime, aboie Albert.

– Je parle surtout d'une chieuse qui te fait lanterner depuis des années.

– Tu te rends compte de ce que tu dis ?!

Je crois bon d'intervenir :

– Euh, Jacques, effectivement...

– Une fille qui se raconte des histoires d'absolu et passe à côté de ce que la vie peut offrir. Passe à autre chose.

– **JE T'INFORME QUE TU PARLES DE LA FEMME QUE J'AIME!**

– **ET ALORS, C'EST PAS POUR AUTANT QUE C'EST PAS UNE CRUCHE!**

– **TU NE PARLES PAS COMME ÇA DE GÉRALDINE!**

Le prof passe une tête inquiète par la porte du vestiaire, mais

je lui fais signe que tout est sous contrôle, on s'échauffe. Jacques continue à vociférer :

– TU N'ES MÊME PAS VRAIMENT AMOUREUX D'ELLE. TU ES SEULEMENT ATTIRÉ PAR LA FEMELLE ALPHA DE VOTRE BANDE DE LOUVETEAUX DU COSMOS ET PAR LE FAIT QUE TU AS VÉCU AVEC ELLE UNE HISTOIRE CORNECUE, DONC ORIGINALE.

– TU SAIS OÙ TU PEUX TE LES METTRE TES ANALYSES PSY À LA CON?

– ARRÊTE, ALBERT, TU NE L'AIMES PAS VRAIMENT. LE TEST C'EST CE QUE TU POURRAIS SACRIFIER POUR ELLE. TU POURRAIS QUITTER TON BOULOT, TA FAMILLE, TA PATRIE POUR ELLE?

Je n'ai rien contre ces trois concepts pris séparément, mais rassemblés dans la même phrase ça sonne un peu pétainiste et je m'apprête à le faire remarquer doctement à Jacques, quand Albert se lève et je vois le moment où les attaques du *goshin* non simulées vont démarrer sous mes yeux. En bredouillant des « c'est bon, arrêtez », je me glisse entre mes deux colosses, dressés face à face. Ils se défient un instant et puis, brusquement, Albert lâche d'un air abattu :

– J'ai plus de famille. Plus de boulot non plus. Et mon pays va dans le mur. Alors...

Et, la tension retombe avec l'arrivée des autres membres du club. On ne s'étrangle pas entre confidents devant des tiers, c'est une règle de vieux sages du jujitsu.

Avec tout ça, on n'a pas révisé le *goshin*. J'essaye de me concentrer de nouveau, mais n'arrive pas à chasser de ma tête les confidences pseudo-torrides d'Albert. Au moment où Jacques entame l'enchaînement crucial devant un jury attentif, je suis en

train de dégrafer en songe le soutien-gorge d'Audrey et me prends le coup de pied en pleine poitrine. Jacques me révélera plus tard qu'il aurait dû se douter que quelque chose clochait parce que j'affichais un regard « vraiment bizarre ».

La suite est du même acabit et évidemment le jury décrète à la fin que nous ne sommes pas encore prêts. Jacques me fait un esclandre sans précédent. Tout ça pour une petite ceinture marron ratée, alors que notre pays est en pleine déconfiture. Ce garçon a vraiment d'étranges priorités.

---

11. Expression québécoise pour dire « sans chichis ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



en Batave de me faire sodomiser, et suis parmi les premiers à alpaguer un ministre dans le couloir du Conseil. Il a un accent suédois. Il nous explique que « c'est difficile, on espère aboutir, il reste encore de nombreux détails, il faut un accord juste et équilibré ». Agglutinés les uns aux autres, entre projecteurs de caméras et micros, nous devons ressembler à une escadre d'insectes sur un fruit blet. Mais l'insecte est versatile : nous abandonnons brusquement le Suédois, car un autre ministre, plus blet, plus imposant, surgit. C'est Van Houten, glisse un collègue auprès duquel je m'enquiers. Je n'ose insister « d'accord, c'est Van Houten, mais qui est Van Houten ? » Ça sent le Néerlandais, d'ailleurs mon nouvel ami cameraman est aux premières loges. Van Houten nous explique que « c'est difficile, il faut un accord juste et équilibré, il est possible d'aboutir si tout le monde y met du sien, mais il reste évidemment encore de nombreux détails à régler ». Un collègue pose la question bateau qui tue : êtes-vous optimiste ou pessimiste ? Réponse ; je suis optimiste parce que c'est dans mon tempérament, mais pessimiste, car les positions de départ sont assez éloignées. Des collègues griffonnent frénétiquement sur ce vide sidéral. Un autre ministre surgit, vers lequel nous sommes une escouade à foncer, mais il est vite délaissé « merde, c'est le Slovène ».

Khader surgit parmi les derniers et a droit à son bain de foule, « c'est difficile, détails à régler, accord juste et équilibré », puis disparaît vers une berline en me laissant un peu désemparé, pendant que les confrères se dispersent alimenter leur site web, « c'est difficile, accord juste et équilibré, estime-t-on dans les couloirs du Conseil... »

Tout ça pour ça ? Je me sens un peu comme Fabrice à

Waterloo, qui court en tous sens sans rien comprendre, pendant que se joue le sort de l'Europe. Et en plus, je ne sais pas où je vais dormir. On m'agrippe par le coude.

– Il faut admettre que c'est un peu confus.

Guezbou. Je souris nerveusement en espérant que ma moustache ne soit pas de travers.

– On reprend demain après-midi, j'espère qu'on aboutira samedi soir, mais ce n'est pas gagné, parce qu'on n'est pas sûr de pouvoir compter sur les Polonais pour avoir une majorité qualifiée sur le protocole **IV**.

– Et les Allemands, ils sont avec qui ? demande un confrère qui a vu notre conciliabule et semble avoir compris le rôle crucial joué par Guezbou en le voyant sortir de la salle du Conseil sur les talons de Khader.

– D'après vous ? ironise Guezbou.

– Et les Britanniques ? demande un autre pot de colle.

– Comme d'habitude, ils comptent les points et ramasseront les marrons du feu.

– On est loin d'avoir la majorité au Conseil ?

– Ça dépend. Avec les Italiens, les Portugais, les Belges, et si on rallie les Polonais... le problème ce sont les Espagnols, qui coincent pour l'instant.

– Eh bien, qu'on les décoince, beugle un troisième confrère.

– Plus facile à dire qu'à faire, mon cher.

– Qu'est-ce qu'ils veulent en échange ? Qu'on les soutienne sur Gibraltar, c'est ça ?

– Sur Gibraltar, ou sur la Catalogne, ça dépend. Mais si on les appuie sur Gibraltar, on perd les Britanniques.

– Ils ne sont pas prêts à basculer du côté des Allemands ?

– Ça dépend. Si on les soutient contre Bucarest sur le contentieux gazier... Le problème étant qu'on espérait rallier les Roumains.

– Et on ne peut pas débaucher les Bataves ?

– Non, c'est mort, on a soutenu les Italiens contre eux le mois dernier dans le dossier des paradis fiscaux. À moins qu'on ne revienne en arrière sur ce point...

– Attendez, c'est *off* ou *off off, deep background* ? demande brusquement un confrère, pour s'enquérir du statut de notre source.

- *Off, chatham rule*, répond Guezbou.

– Si je comprends bien, résume le premier confrère, il y aurait un coup à jouer si on lâche les Italiens, en s'alliant avec les Britanniques sans se fâcher avec les Espagnols, en espérant que les Roumains ne nous en voudront pas et à condition que les Polonais ne soutiennent pas l'Allemagne.

– C'est à peu près ça, sous réserve que les Suédois restent neutres, conclut sombrement Guezbou.

Et brusquement tout le monde se disperse, me laissant chercher seul un taxi pour un hôtel miteux, tout en me demandant : « Mais qu'est-ce qu'on va bien pouvoir donner aux Roumains ? »

Après une nuit courte interrompue par deux coups de fil de Gamblin et Ceccaldi s'enquérant de la suite des événements, je retourne donc au siège du Conseil en tout début du samedi après-midi, pour me trouver quasiment seul, une erreur de bizuth. Tous les correspondants savent que cela ne sert à rien de venir tôt, puisque rien ne se décantera avant ce soir. Je traîne donc, paradoxalement désœuvré et ressors m'acheter une chemise et du dentifrice. Je ponds un petit papier d'attente pour

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de nous imposer un truc aussi humiliant. C'est notre force : en tant que membre fondateur de l'Union, on peut se comporter en garnement.

– Et si jamais, d'aventure, c'était quand même... imposé ?

Elle pourrait me dire d'aller me faire foutre, qu'après tout nous sommes concurrents, mais c'est une chose étrange entre correspondants et envoyés spéciaux on échange pas mal d'infos. Une sorte de compassion envers celui qui a tenu, lui aussi, jusqu'au bout de la nuit entre clopes et café. Et puis, « je te donne des tuyaux, tu m'en donnes aussi et on teste ensemble la validité de nos hypothèses ». Laetitia m'explique donc que les Allemands ne sont pas intéressés par les détails du plan, mais trouvent un peu gonflant de renflouer un pays où on travaille 35 heures.

– On a beau leur expliquer qu'en fait dans le privé on travaille autant qu'à l'époque des 40 heures...

Quarante ! C'est comme un flash dans ma tête. Je ne peux m'empêcher de m'exclamer : « Quarante. Mais oui, tu as raison, quarante, évidemment, eh, eh. » Laetitia me dévisage l'air de se dire « le pauvre garçon, bien sûr, le stress, les nuits blanches, son rédac-chef ».

– Euh, ça va aller ?

– Oui, bien sûr, comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ?!  
Quarante, quarante.

Dans la mystérieuse martingale de Guezbou, ne me reste plus qu'à trouver 65-15 et 2, sans oublier la statue. Et j'abandonne Laetitia à sa perplexité.

Sabine m'informe que je dispose toujours d'une place dans le Falcon pour le retour et j'accepte, pas tellement par souci du confort, mais parce qu'après tout ça peut être intéressant à observer, un cabinet après une crise. Effectivement, cela ressemble à une bande d'ado en goguette. Tout le monde décompresse. Ça chambre, ça rit à tout propos sur le tarmac. Pas de précautions oratoires devant moi, j'ai été adopté, vivre un sommet de crise ça crée des liens. Je me détends un peu et rigole avec Guezbou et Sabine, juste après l'envoi de mon dernier papier à Gamblin.

Dans l'avion, tout le monde sauf moi se déchausse, cela a l'air d'être un rituel post-sommet (les orteils ministériels se recroquevillent distinctement quand le dir-cab évoque Tardi). Je glousse intérieurement en sifflant mon champagne. Je n'ai pas été démasqué, j'ai vécu de près un de ces événements mystérieux qui scandent la vie de mon continent, j'ai fourni des articles à profusion sans me faire engueuler et je dispose d'un premier indice sur [ZE Plan](#).

Ce sommet de la banqueroute aurait donc été parfait si en arrivant au pavillon d'honneur d'Orly vers 5 heures du matin, Guezbou, précisément, ne m'avait pas intercepté au moment où la délégation se dispersait, pour me glisser : « *Mister Beaumont, I presume.* »

Quand votre job est en jeu, on se découvre des ressources insoupçonnées de sang-froid. J'ai donc un petit rire perplexe pour rétorquer très naturellement : « Ah, je ne vois pas, vous faites erreur. » Guezbou hausse les épaules et lâche d'une voix hargneuse : « Ne me prends pas pour un con, Fred. À quoi tu joues ? » Nouveau petit rire de ma part, un peu moins naturel. Je

réponds que « je ne comprends pas, voyons, je vous en prie, expliquez-vous », Guezbou hoche la tête.

– Comme tu veux. Un ; comme je suis d'un naturel méfiant j'ai vérifié sur mon smartphone dans l'avion. Y a jamais eu de Paquette dans la presse québécoise, à part un blogueur merdique. Deux, je suis particulièrement physionomiste. Et trois, tu as dit hier que le champagne Lucien Chariquet était ton préféré, il se trouve que c'est ce que tu m'avais confié lors de notre déjeuner de retrouvailles l'an dernier et j'ai une très bonne mémoire sur tout ce qui touche au vin. Alors, désolé, on n'est pas lié par un pacte au prétexte qu'on a fait nos études ensemble. Va falloir que tu trouves une explication, et une bonne, parce que je ne peux pas laisser mon ministre se confier à un imposteur issu d'un journal qui le vomit. Une machination est si vite arrivée...

Et sur ce, ce con me laisse en plan pour s'acheminer vers Khader. J'ai environ vingt secondes pour sauver ma réputation. Sans me quitter du regard, il tapote l'épaule de Khader, en grande conversation avec des membres de son cabinet sur le parvis du hall d'honneur. Comme dans un film gore, Khader se retourne et l'interroge du regard. À ce moment le portable de Guezbou sonne dans sa poche. Il décroche.

– Oui ?

– Je peux tout t'expliquer. Y a pas de lézard.

– Vraiment ?

– Oui. Tu vas comprendre. C'est très simple.

Guezbou hausse les épaules, raconte ce qui doit être un petit

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



où certes se déroule une fête réunissant de manière improbable deux groupes sociaux antagonistes. Mais ils vont bien finir par rentrer chez eux, ces groupes sociaux antagonistes, non ? Nous retournons donc sur nos pas, non sans nous embrasser en riant à chaque porte cochère. Je n'avais jamais **réalisé compris** qu'il y en avait tant dans le quartier. Très commode.

C'est une situation étrange. Une attente qui me fait presque flageoler des jambes. Audrey et moi pensons à la même chose en nous frôlant près du buffet ; quand c'est que tous ces abrutis vont décaniller ? Mais les jeunes continuent de danser et picoler, nos enfants respectifs rigolent dans un coin, Gonzague et Grabowski semblent enfin s'être mis d'accord sur la nécessité d'étrangler le dernier technocrate avec les tripes du dernier politicien. Apparemment, Grabowski vient de découvrir que, malgré son aspect fils de bonne famille à brushing, Gonzague appartient lui aussi à la génération « 461 », car le gamin a beau sortir d'une école de commerce pour jeune péteux et avoir un patronyme constituant clairement un handicap dans les milieux populaires, il n'en rame pas moins pour décrocher stage et petits boulots. À l'inverse, Gonzague est d'un naturel ouvert et curieux d'esprit lui permettant de trinquer et copiner avec des gens qui, s'ils arrivaient au pouvoir, le pousseraient rapidement à l'exil, dans le meilleur des cas.

Et vers minuit, brusquement tout le monde décide que, puisque le terrain est enfin dégagé dehors, on pourrait aller faire un tour sur les quais. Je les y encourage, il faut aller voir les quais, c'est là que ça se passe. Moi, je resterai ici pour ranger. Audrey me propose de m'aider, avec un sourire en coin qui vaut tous les croisements de jambes de Sharon Stone. Et c'est le moment que Grabowski choisit, de retour du buffet où il a pris

du carburant, pour m'agripper par le coude. D'une voix pâteuse, il m'explique que les ploutocrates vivent leurs derniers instants et j'opine. Enfin, j'opine de moins en moins vigoureusement, car seul un reste de bonne éducation (c'est con, la bonne éducation, quand on y pense) m'empêche de lui dire que j'ai d'autres priorités, mon grand soir à moi m'attend, donc ta lutte des classes tu peux te la carrer là où je pense. Et à propos de là où je pense...

Dans 20 minutes, peut être dix si j'arrive à me débarrasser de cet abruti, nous claquerons la porte sur l'appartement redevenu vide. Et là... Là, nous nous jetterons dessus, au risque de se fracasser les dents, comme des morts de faim, comme un mec et une femme qui n'ont plus baisé depuis des années, qui s'attendaient depuis toujours sans le savoir vraiment, comme des goulus, des ardents, des fous furieux. En bégayant des mots sans suite, des « vite » et des « viens », nous trépignerons sur des boutons de chemises, des ceintures et la glissière de sa jupe, en titubant jusqu'à la chambre, comme si la fin du monde était pour dans un quart d'heure. Les frôlements, les attentes, les caresses du bout des doigts, en respirant lentement comme un scaphandrier, ça sera pour une autre fois, disons pour la deuxième séance une heure plus tard, mais là maintenant ce sera fauve, précipité, impérieux.

– Tu es d'accord qu'il faut nationaliser les banques.

Eh ? Il est toujours là, lui ? Mais oui, nationalise, taxe, transfère, régule, confisque, réglemente tout ce que tu veux, du moment que tu dégages.

Ma main remonte fébrilement le long de sa cuisse à demi

nue (la cuisse d'Audrey, pas de Grabowski, soyons clairs), je suffoque de désir comme elle, Audrey m'agrippe par les épaules, sa jupe tombe en corolle sur le parquet, elle se baisse prestement pour défaire la sangle de ses sandales qu'elle envoie voltiger d'un sec mouvement de la cheville. Nous tombons sur le lit, mon pantalon a disparu par quelque opération du Saint-Esprit, les bretelles de son soutien-gorge glissent comme s'entrouvre du papier d'emballage à Noël. Depuis combien d'années n'a-t-elle plus senti des mains d'homme se poser sur ses seins ? Préliminaires ? Une autre fois. Trop d'urgence.

– Ensuite, il faudrait déchoir de la nationalité française tous les exilés fiscaux.

Ah mais ce n'est pas bientôt fini ces obscénités, oui ?

Je m'enfonce en elle, et à partir de maintenant si quelque autorité céleste nous disait : « Arrêtez tout de suite, il en va du sort de l'Humanité » nous répondrions tranquillement : « Toute planète périra. » Bientôt, comme dans ces ascensions, où le sommet derrière la crête cache en fait une autre crête et ainsi de suite jusqu'à atteindre enfin la cime pour de bon, nous voguerons de paroxysme en paroxysme jusqu'à ce qu'un spasme de lave électrifiée...

– Et taxer à morrrrt les revenus indécents.

Bon, eh bien voilà, je vais tout simplement étrangler Grabowski avec son écharpe qui pendouille au portemanteau. Quoique ce ne soit pas une si bonne idée, puisqu'on va perdre du temps à cacher le corps. Nous sommes sauvés par Gonzague qui surgit en clamant : « Oh, Julien, qu'est-ce que t'attend ? On

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

nos logements et j'en passe. Certains éléments de ce plan m'ont été fournis, quoique de manière un peu cryptée, par un ancien camarade de promo qui a percé à jour mon imposture et exige en échange que je lui rende un service, pas franchement ignominieux, mais enquinant. Je te passe les détails.

– Passe, passe.

– En outre, et accessoirement, une collègue, Scarlett, s'est entichée de Paquette, qu'elle croit être un provocateur sexy et moustachu et essaye de percer son mystère, ce qu'elle arrivera fatalement à faire puisque c'est le meilleur limier du journal, alors que de surcroît nous sommes en concurrence, avec en théorie éviction de l'un des deux (enfin, surtout de moi, à vrai dire) d'ici deux mois. Le problème est donc (je défaille en le proférant) d'éviter que cette bombe ne saute au cou de Paquette.

– Si je comprends bien, tu pourrais séduire cette Scarlett si elle croit que tu es celui que tu n'es pas, et être heureux avec cette Audrey si elle ne sait pas qui tu es vraiment.

– Euh, c'est à peu près ça. Sauf que je ne veux surtout pas séduire Scarlett, d'abord parce que les moustaches ça peut tomber dans les ébats et puis, je sors désormais avec Audrey. Et je suis d'un naturel loyal et sincère, même si je reconnais que depuis quelque temps ça ne saute pas aux yeux.

Hélène réfléchit longuement en sirotant son sirop, pendant qu'un défilé passe devant le café en criant des slogans auxquels Paquette trouverait sans doute à redire.

– Tu veux que je te dise, Fred ?

– Oui.

– Si un jour tu te fais découper en morceaux – je ne sais pas encore par qui, si ce sera par cette Audrey, cette Scarlett, un lecteur du *Journal*, ou un leader des Sans-Culottes – il ne faudra

pas que les morceaux soient surpris.

J'encaisse, quoique je m'**attendais** **attendisse** à quelque chose dans ce goût-là.

– C'est ce qui fait plaisir avec les vieilles copines, la franchise.

– Excuse-moi, j'essaye juste de te sauver la vie.

– C'est gentil.

– Et je pense que le seul moyen d'y parvenir désormais serait l'exil. Ou à défaut que tu te coupes les couilles.

– C'est gentil.

Je médite sur mon vichy fraise.

– Le problème c'est que c'est indémerdable. Un mensonge est la pire des prisons.

– Dostoïveski ?

– Non, c'est de moi, je crois. Qu'est-ce que je peux faire ? Démissionner ? J'ai besoin de fric. Rompre avec Audrey ? Ça la bousillera et me bousillera aussi. Sans compter que c'est peut-être la future belle-mère de Chloé, vu la manière dont son fils, un ex-trafiquant de drogue de Mogadiscio, dans le 9-3, rôde autour d'elle.

– Ex trafiq... Je me disais aussi que c'était trop simple. Et rien avec le Mossad ou la mafia, tant qu'on y est ?

– Pas pour l'instant.

Long silence d'Hélène, qui essaye de mettre de l'ordre dans ce tombereau d'informations. C'est pourtant simple ; je suis embringué dans un toboggan de duplicités et la descente ne ralentit pas, malgré mes contorsions.

- Et... tuer Paquette ? Tu y as songé ?
- Évidemment. Mais je ne peux pas.
- Tu te doutes pourtant que c'est la seule solution honorable.
- Je ne veux pas de solution honorable. Je veux une solution tout court.
- C'est peut-être aussi la seule solution tout court. Réfléchis. Tel que c'est parti, tu vas décevoir et blesser cette Audrey dont tu as l'air sérieusement entiché, vu ce qui passe dans tes yeux quand tu en parles. Tu risques de perdre ton job, donc tes revenus à un moment où les allocs chômage se font raboter et où retrouver un job est exclu. Tout ça pour quoi ? Par amour du jeu ? Pour défendre tes idées ?
- Faut bien qu'il y en ait qui les défendent dans ce pays où la liberté semble être devenue un gros mot !
- Je comprends bien, c'est ton côté petit soldat. Mais est-ce bien indispensable de sacrifier ta vie personnelle et professionnelle pour ça ? Laisse les officiers monter au front à leur tour. Ton patron, à *Libertas*, il ne prend pas vraiment de risques, lui.
- Juste d'être insulté ou menacé dans des mails de lecteurs, agressé dans la rue par un Sans-Culottes et de se retrouver au chômage quand *Libertas* aura plongé.
- Et il peut bien trouver un autre pigiste qui ne risque pas d'être étripé par ses employeurs ou sa gonzesse. C'est beau de se sacrifier pour tes idées Fred, mais tu risques de le regretter. Oh, merde, je vais être en retard chez le gynéco.

Et sur ce elle m'abandonne à mon vichy fraise.

Je ne veux pas tuer mon double, je veux continuer ce jeu terriblement excitant. Et il faut aussi parfois savoir prendre des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



de Paquette, il faut dire qu'on ne pensait pas qu'il serait convoqué par le ministre des finances.

Trois solutions et seulement trois. Appeler Khader et lui monter un bobard comme quoi je suis très occupé et l'inviter à se retrouver dans un bistrot en soirée, sachant que les ministres des finances par les temps qui courent ne vont pas seuls dans les bistrots, puisque les ministres ne peuvent quasiment plus sortir en public sans se faire huer ou cracher dessus. Deuxième solution : renoncer. Troisième solution : j'arrache perruque, moustache et lunettes et tends au planton ma carte de journaliste.

– Beaumont. Je suis attendu chez monsieur Galibier, à la direction du Trésor.

Ce vieux pote de Galibier, chez qui je suis le bienvenu en permanence à son bureau pour bavarder. Le planton passe un coup de fil, me rend ma carte et me dit que Galibier m'attend. Il risque de m'attendre longtemps, le pauvre, faudra pas oublier de le prévenir que j'ai dû repartir, une urgence.

Je traverse l'interminable allée gravillonnée menant à l'hôtel des ministres, m'éclipse de nouveau dans des chiottes qui passaient par là, j'en aurai visité aujourd'hui, pour ressortir transformé en Paquette, en implorant le ciel en lequel je ne crois pas que les procédures dans le bâtiment C aient changé et n'exigent pas de nouveau une carte d'identité des visiteurs.

Non, elles n'ont pas changé, le planton me demande qui je suis et qui je viens voir. Je prends un air suffisant et laisse tomber : « Le ministre m'attend, Félix Paquette. » Et le planton

tend la main dans l'attente d'une pièce d'identité. Je fais semblant de ne pas le voir et joue ma dernière carte. Je sors le portable dédié à Paquette pour appeler Sabine de Mazières-Guillou. Si ça ne marche pas, eh bien : « Excusez-moi j'ai oublié mon portefeuille dans un univers parallèle, je vais le chercher. »

– Salut Sabine, c'est Félix. Paquette.

– Ah, Félix, le ministre t'attend avec impatience. Monte au cinquième.

– Euh, j'ai perdu mon portefeuille, je viens à peine de m'en apercevoir, Sans doute un pickpocket dans le métro. Je ne suis pas dans la merde !

– Mais c'est dingue ça. Quelle époque ! Dans le métro ?

– Oui, tu sais ce que c'est on est très serré et...

– J'appelle tout de suite l'Intérieur pour qu'ils diligentent une équipe dans le quartier. Ce sont des bandes, des petites Roumaines ou des Bosniaques qui opèrent dans trois ou quatre stations, on va le retrouver ton porteuf.

– Euh, c'est gentil, mais ne te crois pas obligée...

– C'est la moindre des choses. Et je préviens le planton pour que tu puisses passer.

– Euh, ceux de l'entrée rue de Bercy j'ai déjà réussi à les amadouer. C'est juste au planton du bâtiment C que ça coince.

– Ah bon, tu es entré sans pièces d'identité ? Dis donc, j'en connais qui vont se faire sonner les cloches.

Ne pas oublier ce soir : appeler Galibier, rappeler Sabine pour lui dire que j'ai retrouvé mon portefeuille dans une autre veste, afin d'éviter des tortures de Roumaines innocentes. Quant au planton qui va se faire muter, je ne peux rien pour lui.

2 minutes plus tard je surgis dans le bureau de Khader, dans le sillage de Sabine. J'en sors une heure plus tard, m'engouffre dans des chiottes pour retrouver mon apparence de Fred Beaumont (devant le lavabo un bureaucrate qui a vu entrer Paquette me dévisage avec perplexité) et appelle Ceccaldi depuis le trottoir devant le ministère pour lui confier que malheureusement Khader vient de me donner tous les détails de **ZE** plan.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ferait une super expérience.

– Et tu leur serviras quoi à tes Colombiens ? je grince. Ton carpaccio de filets de sardines à la chantilly au curry ?

– Par exemple. Mais aussi ma recette spéciale que j’avais apprise, tu sais, lors de mon trip en Ouzbékistan après le bac ; le plov.

– Le quoi ? demande mon père.

– Plov, papa. Du mouton revenu dans de la graisse rance de chameau. Issu de l’arsenal soviétique des armes bactériologiques et chimiques.

– Gnia, gnia, gnia, grogne Chloé comme chaque fois que je l’énerve, mais qu’elle manque de sens de la repartie.

– La Colombie c’est bien. Mais pourquoi aller si loin ? s’inquiète, tout de même, mon père.

– Pourquoi ? Mais enfin, papy, parce que tous mes copains qui ont un peu de niaque quittent le pays. Australie, Canada, Angleterre, Chine... Je fais pareil. On part tous.

Mon père fronce le sourcil.

– Niaque ?

– Oui. Mojo, si tu préfères, papy.

– Mojo ?

– Avoir de la moelle, papa. De la chutzpah, quoi !

– Ah. Au village, on disait : « Ne pas être croisé avec une descente de lit. »

– Si tu veux.

– Mais Chloé, je sais bien qu’il y a du chômage, mais quand même on peut encore réussir ici. Regarde ; Thatcher a pris la France en exemple en arrivant au pouvoir, l’an dernier.

Chloé lève malgré elle les yeux au ciel. J’ai eu beau la briefer la semaine dernière sur les étranges confusions

temporelles de son grand-père, elle a toujours du mal à s'y faire.

– Tu sais ce que j'ai appris en cours d'histoire d'économie, papy ? Qu'au Royaume-Uni, précisément, après la « décennie perdue » des seventies un quotidien avait titré à la une : « Le dernier à quitter le pays pourrait-il, **SVP**, éteindre la lumière en partant ? » Eh bien, c'est ce qui nous arrive, à nous les jeunes, en ce moment, en France.

– Mais pourquoi ? s'obstine mon père. Il n'est pas bien notre pays ? La retraite à 65 ans, moins d'1 million de chômeurs, un enfant sur deux qui arrive jusqu'au bac, des salaires à l'embauche de 5 000 francs, la 4<sup>e</sup> puissance économique mondiale, à la pointe de l'innovation, le Minitel, le Concorde...

Chloé hausse les épaules, malgré mes haussements de sourcils impérieux.

– Oui, bien sûr, il est généreux et plein d'atouts notre pays. Mais formaté en fait pour les *insiders*. Moi je fais partie des *outsiders*. Condamnés au chômedu, aux stages, aux **CDD** pourris ou au **RSA**. Les gens de vos générations progressistes, vous vous êtes bricolés pendant 35 ans une société confortable, un marché de l'emploi verrouillé, des appartements qui coûtent une blinde et pleins d'allocs, tout ça à crédit. Une dette en béton qu'on va devoir se cogner, nous, vos enfants ou petits-enfants. Vous vous êtes goinfrés au restau et êtes partis en nous refilant l'addition. Tranquille.

– Chloé !

– Mais laisse, Fred, c'est très intéressant ce que dit Chloé. Elle n'a pas tort. Il faut intégrer les *outsiders*. C'est d'ailleurs l'idée du contrat première embauche qu'a lancé Balladur.

– Justement, s'exclame Chloé en pointant un doigt

accusateur. Quand papa a fini ses études, en 1990, il avait le choix entre trois jobs à l'équivalent de 1 500 euros. Mes potes et moi, avec de la chance, on peut toucher aussi 1 500 balles. Mais en **CDD** et avec 30 ans d'inflation dans la gueule. Normalement, chaque génération est fière de porter la suivante au-dessus d'elle. Mais pas vous, non, vous êtes la première dans ce cas, hors période de guerre. Si je veux acheter un appart j'aurai besoin d'un coup de pouce de mes parents. Ah, pas de chance : ils sont menacés d'un plan social. Alors de mes grands-parents ? Des retraités qui aident les jeunes, cherchez l'erreur : normalement, c'est l'inverse...

Papa n'a pourtant pas l'air du tout d'être embêté par le réquisitoire de sa petite fille. Peut-être qu'il n'imagine pas ce genre de situation. Après tout, il est en ce moment quelque part vers 1980, sans **TGV** ni Mogadiscio.

– Et comment tu expliques qu'aujourd'hui tous mes potes un peu ambitieux essayent de se barrer, sauf les médecins puisqu'ils pourront soigner les vioques ? Tu vois les jeunes fuir comme ça en Allemagne, en Angleterre, aux États-Unis ? Comment tu expliques les quartiers de non-droit comme Mogadiscio, le chômage de masse depuis 40 ans, les lycées où les fans de la diversité n'enverraient pas leurs gamins même avec un flingue sur la tempe ? Il est vachement bien, notre pays, à se raconter qu'il est antiraciste, c'est pour cela que nous accueillons tant d'immigrés pour faire les boulots salissants. Et les 200 bagnoles brûlées les soirs de réveillon ? Ça ne choque plus personne, mais tu connais d'autres pays d'Europe où c'est normal ? Ah si, vous vous gargarisez de nous léguer des routes, des hôpitaux, des écoles, « un jour tout cela sera à toi mon enfant ». Routes, hôpitaux, écoles : c'est curieux comme ce sont toujours les mêmes exemples qui reviennent, comme un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Eh oui, c'était ça. J'aurais pu deviner, tout de même plutôt que de m'embarquer sur une histoire de statue à déboulonner. Est-ce que je fais remarquer à Gamblin que cela nous alignerait juste avec la quasi-totalité des pays d'Europe ?

– Tous les acquis depuis la Libération balayés, liquidés et toi tu dis que tu t'en fous !

Il semble chercher de l'air, j'en profite pour glisser de ma voix la plus posée, limite hautaine :

– Je n'ai pas dit que je m'en foutais, Gustave, mais je suis occupé par plus important que ce petit document.

– Petit document ? s'étrangle Gamblin. Mais putain, **ZE** plan...

J'ai l'impression que sa glotte s'est emberlificotée dans ses cordes vocales.

– Je sais, **ZE** plan, mais c'est juste un truc pour technocrates à côté de ce que je suis en train de couvrir, car vois-tu si je t'appelle c'est pour t'informer que je suis en train de prendre d'assaut le ministère des finances avec une foule d'émeutiers. Exclu mondiale. Ça calme, hein ?

Gamblin met un certain temps à reprendre ses esprits.

– Tu as bien dit que tu... prenais d'assaut le ministère ?

– Oui. Les Sans Slibards entrent en ce moment même à Bercy et je suis le seul journaliste avec eux. D'autres questions ?

---

17. J'ai du mal à imaginer Winston pleurnichant : « Non seulement la Luftwaffe veut raser Londres, mais en plus ça tombe un jour où j'ai pas le moral », mais c'est avéré.

18. La légende veut qu'à l'époque il fallait être prudent sur les trottoirs new-yorkais car on pouvait se faire écraser à tout moment par un banquier volant, au point que les portiers d'hôtel demandaient aux clients « *c'est pour sauter ou pour dormir ?* ». On n'a en fait décompté que deux banquiers défenestrés à cette époque, dont un parce que sa femme le trompait.



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Je sens une goutte de sueur couler lentement le long de mes tempes.

– Vous avez une liste de journalistes *persona non grata...* euh, indésirables ?

– On se méfie terriblement de ce que tes confrères peuvent écrire. On laissera entrer au cas par cas les journalistes qui n'ont pas trop écrit de saloperies sur nous. Les médias opposés au mouvement resteront dehors, ouste.

Je décide d'aller faire un tour dans la cour pour humer l'ambiance, on ne perçoit pas bien le pouls de la France profonde dans ces bureaux ministériels. J'hésite un peu à m'éloigner du cœur de l'affrontement, mais Audrey m'assure que rien de particulier n'est prévu dans le bureau de Khader pour l'heure qui vient. C'est donc l'esprit presque tranquille que je déambule dans une foule rigolarde qui adresse des bras d'honneur aux hélicos. Mon téléphone sonne sans arrêt. Des confrères me demandent si je fais le pied de grue plutôt côté Seine ou plutôt côté gare et je joue les vaniteux en répondant négligemment : « Euh, non, plutôt côté intérieur. » Chloé me rappelle, car un de ses camarades l'a alerté après avoir lu mon article sur son smartphone et elle me semble vaguement s'intéresser à mon sort. Serge me téléphone à son tour et me donne rendez-vous devant le bâtiment Vauban. Il a l'air un peu hagard, on le serait à moins, et après quelques considérations banales sur l'audace de cette opération, il se penche vers moi et à voix basse :

– Rassure moi, ton... ami de *Libertas*, n'est pas ici j'espère ?

– Quel ami ?

– Fais semblant de ne pas comprendre. Tu sais bien, celui pour lequel on s’est disputé, jadis...

J’approuve, mi-terrifié mi-rigolard, si tant est que les deux sentiments puissent coexister, tandis qu’il jette des regards méfiants autour de lui.

– Ah, celui-là ? Si, si, je te rassure, il est là, et très actif. Il a déjà commis deux articles pour *Libertas*.

– Mais tu es fou ! S’ils te chopent ?

– Ils ne LE choperont pas.

– Mais si jamais ils te... le démasquent quand même, que crois-tu qu’ils feront ?

– Ils l’étripperont.

– Mais j’ai pas envie de retrouver le parrain de ma fille étripé, moi !

– Ah, parce que c’est une fille !

– Oui, Hélène a passé l’échographie l’autre jour, répond Serge dans une soudaine bousculade (les manifestants craignent un assaut du côté Seine et y envoient des renforts).

– Génial !

– Mais chut, personne n’est au courant, beugle Serge, qu’un groupe compact et furieux emporte loin de moi.

Dans la cohue, je lui fais signe on se rappelle et m’apprête à remonter dans le bureau de Khader, car sait-on jamais, c’est quand même le coin névralgique, quand mon père m’appelle pour me dire qu’il suit les événements à la **TV** depuis sa chambre.

– C’est toi qui couvres ça pour *Le Journal* ? demande-t-il d’un air gourmand.

- Euh, oui. Je couvre même ça de l'intérieur.
- Ah bon, dit-il l'air absolument pas inquiet, ni impressionné. Je n'ai pas bien compris le nom du ministre qu'ils ont pris en otage. Redwan Khader, c'est qui ?
- Le ministre des finances, papa.
- C'est plus Giscard ?

Je prends une profonde inspiration. Non, ce n'est plus Giscard, je réponds à mon père, qui raccroche, visiblement perturbé, en maugréant : « Sans doute un coup de Chaban. » J'ai à peine le temps d'interviewer deux émeutiers, dont l'un qui rêve de grand soir depuis tout petit et l'autre qui se borne à répéter d'un air jubilatoire : « Ça va péter, ça va péter », quand mon portable sonne de nouveau. Jacques.

– On ne va pas se parler longtemps, je grommelle, parce que j'ai une petite manifestation à caractère insurrectionnel à couvrir. Qu'est ce qui se passe ?

– Je voulais juste t'annoncer que j'ai rattrapé Albert, claironne mon cousin.

– Ah, très bien.

– On est en voiture. On vient d'arriver à Roissy.

– QUOI ?

– L'avantage c'est qu'il n'y a plus d'embouteillages.

– Mais Jacques, **C'EST PAS ÇA QU'IL FALLAIT FAIRE !**

– T'inquiètes.

– **C'EST PAS ÇA DU TOUT !**

– Je contrôle la situation.

– **JACQUES, DEMI-TOUR.**

– Albert fonce vers la porte 45, l'avion de la belle ne décolle que dans deux heures, je te raconterai les retrouvailles...

– **JACQUES!!!**

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



effet, proteste Serge d'une voix effrayée.

– Mon confrère et moi sommes en effet assez éloignés l'un de l'autre, je peux vous le certifier.

– À quelques bâtiments l'un de l'autre, sans doute. Mais vous interprétez les événements de manière très différente, assurément, enchaîne Truchean.

– Ce n'est pas une question d'interprétation, mais de simples faits. J'ai rencontré des gens qui ont peur de ne pas manger à la fin du mois, d'être expulsé de leur logement, qui n'ont pas accès au monde du travail, ou alors pour un salaire de misère, qui n'ont plus les moyens d'être soignés correctement, qui ne peuvent plus payer la cantine des enfants, qui s'éclairent à la bougie...

– N'importe quoi ; tout le monde sait que les bougies c'est plus cher que l'électricité... cruss... cross... euh... tabernacle !

L'air agacé par ma calligraphie avariée, Serge me rend le papier sur lequel j'ai griffonné mes expressions québécoises. Nous aurons donc du tabernacle jusqu'au bout.

– Et quelles revendications expriment les manifestants ? demande Truchean d'une voix joviale. Concrètement.

– Encore du pognon, ducon.

Le crissement dans mon téléphone doit être celui des ongles de Truchean griffant la table devant lui.

– C'est ce que m'a répondu un manifestant qui venait d'interrompre ma réun... **UNE** réunion de hauts fonctionnaires consacrée au rayonnement culturel de la France, croit nécessaire de préciser Serge pour dissiper un éventuel malentendu.

– En ces termes ?

– Exactement. Il était scandalisé qu'on baisse son allocation de retour à l'emploi, qui représente pourtant, net de net, autant qu'un salaire de smicards à mi-temps. Les manifestants veulent juste que la fontaine à argent public gratuit reste ouverte...

– Mais traitez-les d'assistés tant que vous y êtes ! je m'exclame.

– En effet, vous les stigmatisez ! intervient Trucheau.

– Arrrrrrgh

– Que se passe-t-il, Frédéric ?

– Euh rien, j'ai été... bousculé à mon tour.

– Vous aussi ?

Je crois presque entendre une goutte de sueur tomber du front de Trucheau sur un micro. Je réponds :

– Ce n'est rien, un simple mouvement de foule. Pour l'instant, je n'ai constaté aucune violence.

– Ah, parce qu'occuper des locaux, prendre des gens en otage, les intimider ou les insulter, ce n'est pas une violence ?! rugit Serge, qui prend décidément son rôle très à cœur.

– Les manifestants ne sont pas armés, n'est-ce pas ? bégaye Trucheau.

– Seulement de leur détermination à ne pas travailler.

Je murmure à l'intention de Serge : « Tu n'es pas obligé de faire passer la droite libérale pour de la droite réactionnaire », à quoi il répond à voix basse : « Excuse-moi, j'ai jamais bien vu la différence. » Je commence à me demander si mon idée de génie de recruter Serge était vraiment une idée de génie.

– Et de votre côté, Frédéric, qu'exigent les manifestants que vous avez interviewés ? demande Trucheau.

Et là, brusquement, je reste muet. Tétanisé. Le stress, sans doute, à moins que ce ne soit la pugnacité quasi ingérable de Serge, ou la fatigue, ou un acte manqué, comme dirait tonton Sigmund. Toujours est-il que rien, pas le plus petit bredouillis d'indignation contestataire ne passe la barrière de mes lèvres. Un interminable blanc de dix secondes s'installe à l'antenne. Devant mes yeux écarquillés de désarroi, Serge comprend qu'il faut venir à ma rescousse.

– Ooooooh, mais je sais parfaitement ce que vous allez dire, Frédéric.

– Umpfh ?

– Mais oui, nous pouvons tous deviner ce que vous allez nous raconter.

Serge parle lentement, comme à un demeuré, pour me laisser le temps de retrouver mon texte.

– Vraiment ?

– Je vois venir les clichés éculés du *Journal*. Dénonçant l'Austérité destructrice et régressive, qui est en fait la fin du On Rase Gratis et du grand N'importenawak

– Tiens donc ? ! je trouve la force de répondre avec une ébauche de ton narquois.

– La Phynance sans foi ni loi, qu'il convient de mépriser, mais que l'on est quand même bien content de trouver pour continuer à arroser. Comme un ado en crise qui insulte son père avant de lui dire : « Dis, p'pa ça te dérange pas que je t'emprunte ta caisse ce soir ? »

– Voyez-vous cela !

– Vous allez appeler à construire de nouveaux modèles de développement avec plein de morceaux de solidarité véritable

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

quitter son pays, son boulot, sa famille, ses amis, ses habitudes, tout quoi, sans se retourner, ce n'est pas à moi que ça arriverait. Il me faudrait déjà huit jours pour choisir les livres à **emmener** **emporter**.

– Son boulot de laveur de carreaux ne va pas lui manquer, continue Jacques. Et comme il nous l'a expliqué l'autre jour lors de notre petite engueulade au jujitsu, question famille, c'était limité, parents décédés, de vagues cousins. Toujours est-il que Géraldine et lui se sont retournés en haut de l'escalator, un petit geste de la main, j'ai crié : « Bonne chance les amoureux », ils ont ri et ont disparu en gambadant comme des collégiens. Enfin, disparu uniquement sur le plan visuel, parce qu'Albert m'a envoyé un texto dans l'avion avant le décollage pour me briefer sur ses perspectives.

– Ses perspectives ? Il me semble qu'elles sont assez claires. Dix heures de vol pour savourer par avance.

Cinq ans d'attente, voilà des galipettes solennelles. Presque dignes de figurer dans le **livre (suppr) Guinness des records**.

– Je voulais dire perspectives d'installation, tout ça. C'est bien beau le romantisme, mais faut croûter. Mais il connaît du monde à Miami et Géraldine aussi, il s'attend à trouver mieux que laveur de carreaux, il paraît qu'il y a une petite planète rocheuse propre sur elle qui n'attend que des mecs dans son genre. Il m'a remercié d'avoir fait le taxi et m'a dit que j'étais le bienvenu si je voulais passer des vacances à Miami. Toi aussi, d'ailleurs, il te remercie de l'avoir soutenu toutes ces années-là.

Ce qui ne manque pas de sel, vu ce qui a failli se passer entre son ex et moi. En même temps, si je n'avais pas flirtouillé

avec Hélène, peut-être serait-il, certes, encore marié avec elle, mais sans convictions. Sans du moins l'envie de lui rouler des pelles en haut des escalators.

– Mais je ne comprends pas, je m'exclame à l'attention de Jacques (je constate que Scarlett me contemple d'un air intrigué, sans doute a-t-elle deviné de quoi je parlais et se dit-elle qu'il est incongru, voire irrespectueux, de parler de fesse par temps de révolution), je croyais que tu trouvais que c'était une histoire ridicule avec une fille qui ne savait pas ce qu'elle voulait.

– Eh bien, j'ai changé d'avis, voilà. Je pensais que c'était une allumeuse narcissique qui le mènerait par le bout du nez et finalement il se peut, je dis bien il se peut, que ce ne fut qu'une fille scrupuleuse et honnête.

– C'est bien ce que je disais ; une emmerdeuse.

– Et puis, je me suis surtout dit que, quoique j'en pense, je n'avais pas le droit de protéger Albert contre lui-même.

– Je te félicite de ne pas t'être interposé entre Albert et la passion de sa vie. Au risque d'un plantage faramineux qu'il nous racontera peut-être dans quelques mois.

– Je lui ai même servi de taxi, conclut Jacques d'un ton rêveur. Si jamais ils font des enfants j'exigerai d'être parrain.

Je raccroche en souriant. De quoi sont faites les histoires entre les hommes et les femmes tout de même... De confusion, de passion réfrénée, de routine, de frustration, d'inhibition, tout ça. Je me sens bizarrement attendri, pendant que dans la rue adjacente le crépuscule jette des lueurs mates sur les boucliers des **CRS**, dont certains vérifient machinalement leurs fusils lance-grenades.

– T'es vraiment un mec bizarre, quand même, lance Scarlett

en surgissant brusquement dans mon champ visuel.

– Tu couvres le début d’une révolution et te voilà qui papote avec un pote sur des histoires de cul, me sermonne-t-elle avec une inhabituelle nuance d’agacement derrière l’ironie. Excuse-moi, d’avoir écouté, tu sais ce que c’est, déformation professionnelle.

– Du tout, du tout, j’aurai fait pareil, mais je ne vois pas où est le souci. Mon après-midi n’a été qu’un gigantesque scoop, alors je décompresse un peu, il y a des gens pour qui la vie continue pendant la révolution. Et puis, question histoires de mec, j’ai cru comprendre que tu avais aussi investi du temps depuis deux heures dans la recherche d’un confrère.

Elle a un petit geste méprisant de la main.

– Oh, ça ?! Non, c’est fini entre Félix et moi.

La prudence me dicte de ne pas embrayer sur ce sujet sulfureux. D’un autre côté, j’aime bien savoir ce qui arrive sur le plan sentimental et sexuel à mon double.

– Pour la bonne raison que j’en suis arrivée à la conclusion qu’il n’existe pas.

Appel à toutes les patrouilles. Tous aux postes de combat. À partir de maintenant, tout ce que vous pourrez dire, ou insinuer, ou sous-entendre pourra être utilisé contre vous. La dernière fois que j’ai déclenché ainsi l’alerte rouge du grand quartier général c’était il y a cinq ans, lors de la visite d’État de la belle-mère pour le week-end.

– Un journaliste dans une foule de ce genre ça se repère. Ça

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Je m'avachis donc sur le canapé pour voir rentrer ma fille, les bras chargés de victuailles pour son anniversaire, je l'avais complètement oublié celui-là.

C'est rassurant de voir que les jeunes ont le sens des priorités. Paris est à feu et à sang, mais on n'oublie pas de fêter ses 20 ans, qui auraient déjà dû être fêtés hier soir, où avais-je la tête ? Mais en raison des événements la direction est heureuse de vous annoncer que votre billet est encore valable ce soir. Chloé m'annonce fièrement qu'elle voulait être sûre de la présence de son père, retenu par une simili révolution à Bercy, et de sa mère, qui était bloquée à Madrid hier.

– Qu'est-ce qu'elle fout à Madrid ? Y a un tribunal pour génocide en Espagne ?

– Non, mais les Belges s'y sont mis aussi hier matin à se paralyser, alors elle a pris un avion pour Madrid, elle voulait remonter en bus en disant que la catalepsie nationale qui l'empêcherait de voir sa fille pour son anniversaire n'était pas encore née, faudra que tu m'expliques au passage ce que c'est qu'une catalepsie. Mais la compagnie est en grève pour protester contre les taxes sur les carburants, alors elle remonte en stop.

– En stop ?

– Elle dit que ça va la rajeunir de 20 ans. Elle est arrivée hier à Bordeaux, où elle a cherché un hôtel ouvert, mais a dû se rabattre sur un squat.

– Un squat ? Ta mère est devenue folle.

– C'est ce que je lui ai dit, mais elle a répondu que c'est le pays qui l'est. Elle a ajouté un truc genre à la guerre comme à la guerre et est repartie ce matin, toujours en stop, il paraît qu'il y a pas mal de concurrence mais que le tailleur ça cartonne, et en milieu d'après-midi elle était à Tours.

Tétine nous rejoint peu après pour nous aider à installer le buffet, constitué de la *razzia* opérée à l'instant par Chloé dans le seul magasin du quartier n'ayant pas baissé le rideau. Évidemment, le choix n'est pas immense. Nous disposons donc fraises tagada, gobelets en plastiques et cacahuètes sur les tables, tout en scrutant la télé où on débite en boucle les mêmes images, les correspondants nerveux derrière des rangées de CRS et les consultants pérorant sur des cartes. On a visiblement franchi un cap. Jusqu'ici les émeutes étaient très « politiques », à base de posture et de jeu du chat et de la souris. Guère plus violentes qu'un match de rugby un peu âpre, où après s'être marché sur la gueule on boit une bière ensemble. « Je vais te maculer une préfecture de purin, on fait comme d'hab tu charges, mais sans baston excessif ? » Là, ça devient velu et tatoué. On ne partagera pas une bière à la fin du match.

Gonzague et d'autres copains de Chloé débarquent sur ces entrefaites, les bras encore chargés de victuailles, et je perçois à leur hilarité que les événements constituent le cadet de leurs soucis. En effet, le jury du *business crew project* trucmuche vient juste de rendre son verdict, avec à peine 24 heures de retard sur le planning initial, et c'est l'équipe Chloé-Gonzague-Édith qui a gagné, yeaahh.

Je suis instantanément saisi par un cocktail d'émotions ; la surprise, la fierté, la joie et l'inquiétude. Disons, que la composition serait d'un léger tiers de surprise, d'un bon tiers de fierté, d'un tout petit tiers de joie, mettons 4 %, et puis alors d'un bon tiers, dans les 70 %, d'inquiétude. Car je n'oublie pas que Chloé m'avait averti que son projet, dont j'ignore toujours tout, avait été monté sur un coin de table en deux jours avec Tétine, pour remplacer celui du restaurant à Bogota. La présence

de Tétine pimentait un peu trop l'affaire à mon goût, car il constitue, certes, un bel exemple d'ascenseur social possible et de rédemption par la lecture, une leçon pour nous tous, mais enfin, bon, il provient d'un monde à la culture d'entreprise très particulière...

L'esprit s'égarait devant cette perspective et si je ne gambergeais pas trop jusqu'ici c'était uniquement parce que les chances de succès du *success crew* me paraissaient minces. Maintenant que le jury qui prônait l'audace, a décidé, contre toute attente, de la récompenser, je ne gamberge plus, je panique. Cela doit se voir, car Chloé se recule et maugrée :

– Ah ben, cache ta joie. Qu'est-ce qu'il y a ?

– Rien. C'est génial. Je suis très fier de toi. C'est vraiment super.

- On ne dirait pas.

– Non, c'est juste que je ne sais pas encore... c'est quoi votre projet ?

– Ah, ouiiii, j'avais complètement oublié que je n'avais pas eu le temps de te le présenter, faut dire tu as été assez occupé ces derniers temps.

– Oui, les émeutes ça distrait.

Chloé fait signe à Tétine et Gonzague qui, hilares, dansent au milieu du salon avec les bouteilles de mousseux : « Attendez, j'explique à mon père. »

– Voilà, ça part du constat que les services publics ont déserté les quartiers genre Mogadiscio, les bus, les facteurs, les médecins, tout quoi.

– Ça ne vous a pas échappé non plus, n'est-ce pas ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qu'il y avait une menace imminente, nécessitant un assaut conformément aux instructions. Tout le monde se renvoie la responsabilité. Je me lève et me dirige vers la porte.

– Il paraît qu'**ILS** ont trouvé le détecteur de fumée qui a tout déclenché et qu'ils fouillent le pot de plante dans lequel tu as planqué précipitamment ton mégot. Dommage qu'il y ait ta salive dessus.

Le visage de Scarlett prend brusquement une jolie couleur lavabo.

– Cela dit, je ne vois pas comment ils pourraient trouver une telle pièce historique. Tout le monde ne peut pas se vanter de posséder, comme moi, le mégot qui a mis le feu aux poudres de l'Union européenne.

Scarlett sourit et sans quitter son siège me lance :

– Bonne chance, Félix.

Je ne me suis pas senti aussi libre et donc léger depuis des années. Mort de trouille, si d'aventure *Libertas* ne voulait vraiment pas de moi, mais j'ai l'impression d'être de nouveau moi-même.

Je signe dans l'heure mon inscription au Guichet dans le bureau du **DRH**, non sans l'informer au passage que malheureusement « il n'a pas été possible de te faire couper la file pour le club de jujitsu ». Dans la foulée je téléphone à Guezbou pour l'informer que je quitte *Le Journal* et que « malheureusement cela m'empêche désormais de jouer un rôle fructueux » pour Chérubin. Silence menaçant, mais vain de

Guezbou. En guise de représailles, il peut me faire virer. Ça tombe bien, c'est fait.

Évidemment, ma démission fracassante aurait plus de panache si je n'avais réellement aucun point de chute. Mais par temps de récession il est préférable de jouer les Cyrano au rabais. C'est donc assez confiant que je me rends à la rédaction de *Libertas*. J'imagine que l'entrée de Fred Beaumont, leur ennemi public numéro un, devrait y faire sensation, mais je compte sur Ceccaldi pour me présenter comme un transfuge honorable, sur le thème : « Il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis. »

Je suis toutefois frappé dès mon entrée dans la salle de rédaction, où j'essaye de repérer ma future place (près de la fenêtre et loin des chiottes) par le silence et la tension curieuse qui y règne. Un calme indigne d'un état d'urgence. La dizaine de jeunes journalistes présents téléphone ou palabre, mais avec des airs d'enterrement. Personne ne prête vraiment attention à moi, alors qu'à tout le moins un regard curieux et haineux pour le chroniqueur qui a accablé leur publication de sarcasmes me semblerait constituer le minimum syndical.

Ceccaldi a l'air surpris de me voir débarquer sans déguisement et m'invite à m'asseoir, après avoir jeté un coup d'œil pas très discret à sa montre. C'est ainsi qu'on accueille celui qui au péril de sa vie a claqué le scoop de l'année et fait une pub d'enfer à son journal ? Je ne demandais pas une ovation, mais tout de même.

– Voilà, je viens postuler chez toi, j'annonce d'un air guilleret visiblement peu contagieux.

– Oui, je devine bien, évidemment.

- Eh bien, cache ta joie ! Je pensais que tu aurais plus de... gratitude.

– Ce n'est pas un problème de gratitude, Fred. Tu penses bien que je serai ravi de travailler avec toi.

– Je sais ce que tu vas dire, je suis trop cher, t'as pas le budget, mais y a pas de soucis ; j'ai envie d'écrire dans *Libertas*, je ne suis absolument pas gourmand, tu peux aligner mon salaire sur les petits jeunes que tu exploites, voilà. Ce qui compte dans la vie c'est d'être en accord avec soi-même. Profite de mon grand moment de romantisme il ne se reproduira peut être pas. Deux mille huit cents par mois. Pour un bon scoopeur, meilleur que Scarlett puisque notamment elle n'a pas réussi à m'identifier, 2 800 euros, je vous dis, messieurs dames, pour celui qui non seulement fouille les poubelles des ministères mais aussi permet au site de *Libertas* d'atteindre des sommets, vous ne rêvez pas, une fois, deux fois, ah, j'ai 2 900 là, sur ma droite...

– Mais Fred, ce n'est pas une question d'argent !

– Pas une question d'argent ? Mais de quoi alors ?

– Eh bien, il y aurait tout un tas de raison, dit-il en se tortillant sur sa chaise. Premièrement, je ne peux pas embaucher quelqu'un qui n'existe pas. Je veux dire le coup de la perruque et des lunettes c'était amusant quelques semaines, mais...

– Ah, mais ce n'est rien, je m'exclame en riant. Paquette est mort. Rentré au Québec où sa fiancée se morfondait. Les spécialistes des médias se demanderont éternellement qui était donc ce reporter météoritique ayant participé à un duplex acrimonieux lors de la fameuse occupation de Bercy. Non, c'est Fred Beaumont que tu vas embaucher.

– Beaumont ?! répète Ceccaldi, la mine déconfite.

– Oui, Beaumont. Qui vient de claquer sa dém.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



## CHAPITRE 25

### *LES VIEUX CONS PARLENT AUX VIEUX CONS*

**J**e vais me promener au Parc Montsouris, m'allonge dans l'herbe et rêve les yeux perdus dans le ciel ; la première fois que j'ai le temps depuis des années. Cela va être ça, ma vie, désormais ? Une orgie de temps libre et perplexe, dans un pays à feu et à sang. Plus rien à faire. Et personne ne compte vraiment sur moi. Ni Audrey, ni Gamblin, ni Ceccaldi, ni Tétine, ni Serge, ni Hélène, ni Jacques, ni Sophie, ni Chloé, à vrai dire, volant de ses propres ailes. Seul mon père, peut-être, a besoin encore de moi dans son brouillard.

Il faudrait que je demande à Albert comment on gère à la fois célibat, crise métaphysique et chômage. Mais pas tout de suite ; Albert est sur son petit nuage, il m'envoie des mails euphoriques. Visiblement, vivre un amour réprimé ça fait du bien. En outre, il a trouvé une remplaçante à sa planète **XC85**, une certaine Alpha-**N**-2014 aux traces de gaz très prometteuses.

Je reçois l'après-midi même un coup de fil de Bob Baroud, qui a finalement décidé de prendre son chèque au Guichet lui aussi, ce qui ne me surprend pas tant que ça. Il me propose gentiment de m'accompagner à Pôle Emploi pour qu'on s'inscrive ensemble, un peu comme jadis on aurait fait la rentrée au lycée. Nous nous retrouvons donc à l'antenne du centre de

Paris dont nous dépendons tous les deux.

Cela me permet de me rendre compte que je m'en suis pas trop mal sorti, pour l'instant, finalement ; à 45 ans je n'ai pas de psychanalyste, de conseiller fiscal, de cardiologue, ou d'avocat (hormis celui pris brièvement pour le divorce), ce qui serait de la science-fiction pour un New-Yorkais. Et de surcroît, ce n'est que la 2<sup>e</sup> fois que je franchis le seuil de ce genre d'agence. 1 semaine de chômage en 20 ans de carrière ! Une statistique destinée, certes, à voler en éclat, vu mon âge, le contexte socio-économique et l'état de la presse. Heureusement que ce système sans pitié m'a accordé l'équivalent du budget annuel d'un bourg africain pour survivre un bon bout de temps.

C'est toutefois difficile de se concentrer afin de donner une image de jeune loup à dents longues et haleine fraîche à côté de Bob, qui joue les vieux crabes désabusés, assis sur sa petite chaise en plastique, le regard perdu dans le vague du linoléum, en gémissant : « On est dépassé, Fred, regarde la vérité en face. » Je dois attirer les neurasthéniques, comme la lumière pour les moustiques. Je vais ouvrir un cabinet « Confession de dépressif. Sur rendez-vous ».

Bob regrette donc d'une voix geignarde le passé qui était mieux avant, où journaliste était un métier d'artisan, pas formaté, mi-déetective, mi-curé, où on passait des heures à soutirer la vérité profonde des protagonistes, au lieu de pondre des articles comme des poules en batterie. C'était effectivement un jeu curieux, où entraient l'intox, le calcul, la séduction, une certaine dureté, bref, la vie. Et effectivement, la fumée des clopes et les effluves de whisky étaient plus romantiques que le chuintement des claviers dans un air conditionné et les rafles de

dépêches et liens Internet. Mais c'est ainsi, on ne va pas réembaucher les conducteurs de calèche, alors, Bob, tu me laisses regarder devant au lieu de m'entraîner par le fond.

Bob me détaille alors comment il espère, cahin-caha, grâce ses indemns confortables et à deux ans d'allocs, franchir le gué jusqu'à la terre promise de la retraite, sans même se poser la question, en **terme matière** d'envie ou de sensation de se sentir utile, d'une reprise d'activité. Il m'explique d'un air gourmand qu'il aura enfin du temps pour lui, par exemple pour « faire des expos » une activité que je ne pratiquerais pour ma part qu'avec un flingue sur la tempe. C'est donc une délivrance quand vient mon tour d'aller à confesse chez le conseiller. Je m'attendais à tomber sur un type appliquant avec délectation des règles si absurdes qu'on croirait que c'est un *sketch* de la caméra cachée, mais je devine rapidement en lui un bureaucrate compassionnel, pas plus dupe que moi du système et prêt à faire son possible pour m'aider à en contourner la lettre.

Mon interlocuteur m'explique donc qu'il va me laisser parler pour qu'on découvre ensemble de nouvelles potentialités en moi, le marché du travail a besoin de profils très variés, voire atypiques. Il me pose donc la question clé : « Que savez-vous faire, au juste ? » Autant demander : « À quoi a servi votre vie ? », le genre d'interrogations de type plutôt jugement dernier. J'ai des éléments de réponse disponibles, car je m'attendais à un truc approchant, points forts-points faibles, le candidat sort généralement des points forts habilement présentés comme faibles, du genre : « Je suis trop exigeant avec moi-même. » Mais je suis quand même un peu déconcerté. Car normalement une petite partie seulement de vos expertises intéresse un conseiller Pôle Emploi. J'imagine sa tête si je lui répondais :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

leurs clients. D'autres professions figurent sur le business plan, mais pas les huissiers, pour l'instant. Le recrutement se présente bien, même si Tétine s'avoue agacé par quelques amis d'enfance qui se sont mépris sur la nature des courses effectuées par Poney Express. Ce n'est pas gagné cette affaire.

Tétine ne résiste pas au plaisir d'évoquer le spectacle dantesque d'un scooter fonçant dans une cité avec une mamie agrippée à moi, façon Rabbi Jacob. Il en profite pour m'interpeller sur ma démission du *Journal*. Je lui explique avoir été confronté à un dilemme existentiel, un peu comme quand il avait eu lui-même le choix jadis entre Zézé-frappe-qu'une fois et la lecture de Flaubert. Il semble impressionné de voir que, par honnêteté, certes tardive, j'ai choisi le saut dans le vide ; le chômage et la rupture avec sa mère (un chroniqueur tatillon dirait que c'est sa mère qui a choisi la rupture).

– À ce sujet, intervient Chloé, sans vouloir nous immiscer dans votre vie privée, ça serait bien que vous trouviez un moyen de ne pas vous étripier, Audrey et toi. On préférerait ne pas être obligé d'appeler les Casques bleus aux réunions de famille.

– Mais qui parle de Casques bleus ? Et quelles réunions de famille ?

– Papaaaa !

– Casques bleus, je sais pas, renchérit Tétine, mais maman m'a expliqué que vous aviez eu à la Bastille un entretien très franc et approfondi.

– Ce n'est pas faux.

– C'est dommage, moi je trouvais que le coup du double jeu *Libertas-Le Journal* était assez *fun*. Mais maman n'a pas trop le sens de l'humour pour ces questions-là. Quand je lui ai dit que je lisais *Libertas*...

– Tu lis *Libertas*, toi ?

– De temps en temps, il faut diversifier, j’aimais bien Paquette d’ailleurs. Quand je lui ai dit, donc, elle m’a répondu que le seul truc qui l’empêchait de s’en servir comme PQ c’était le fait que ce journal n’est disponible que sur le Net.

– C’est incontestable. J’ignorais que ta mère puisse être si virulente. Enfin, je veux dire jusqu’à notre entretien à la Bastille.

– Oh si !

– Étriper Paquette, pourtant, ça lui aurait permis de prendre du galon chez les Sans-Culottes, renchérit Chloé, puisque la place de Grabowski est libre.

– Comment ça ? Il a changé de bord ?

– Non, répond Tétine, hospitalisé. Intoxication alimentaire. Maman m’a dit qu’ils soupçonnaient du poisson pas frais.

Nous comptons retourner à Juvisy pour dîner chez moi tous les 4 avant que Sophie ne retourne à Londres, puisque les trains circulent de nouveau. Pour cela s’impose un crochet à la supérette du coin, achalandée par des transporteurs réquisitionnés et où nous nous rendons en voiture, Sophie, Tétine, Chloé et moi. Opportunément ouvert jusqu’à 22 h 30 ce vendredi, le supermarché est pris d’assaut par une meute vorace. C’est une ruée : « Ophélie, les pâtes, les pâtes ! », « Nessim, t’as pris les tomates ? », dans une confusion de bras, de sacs et d’emballages brandis. Sophie surgit d’une mêlée, les bras chargés de victuailles ;

– Y a du camembert au lait cru !

– Nous sommes sauvés !

– Et de l’huile d’olive.

– Je ne pensais pas vivre assez vieux pour voir ça !

Elle me donne rendez-vous aux caisses, le temps de chercher le **PQ**, qui venait effectivement à manquer, on n'allait pas tarder à se croire au Venezuela. J'arpente les allées, un peu perdu, tout en m'interrogeant ; d'accord, c'est bien cette livraison soudaine pour cause de réquisition d'un dépôt de carburant, mais la pénurie ne comportait-elle pas au moins un message ? Frugalité, sens de la vie, dépouillement, tout ça... Pour l'heure, mon message principal c'est que je n'ai plus de boulot, ni de femme et une fille qui n'a plus besoin de moi, donc la solution serait peut-être de partir droit devant. Avec le chèque du *Journal*, il est des contrées où on peut vivre longtemps avec ça.

Voyons, en Colombie ou au Vanuatu, avec 4 patates, sans préjuger de la liquidation de ce qui reste de mon compte boursier, on tient combien de temps à raison de 2 repas de poissons crus par jour, d'une case confortable et d'essence pour la bagnole jusqu'à la plage ? Le tout agrémenté de rêveries, les yeux perdus dans le ciel, un luxe que je n'ai plus connu depuis des années. Je pourrais ; plus rien à faire, presque plus personne qui m'attend. Évidemment, il faudra rajouter le prix des citrons verts et des feuilles de bananiers. Et le vin blanc. Ah, cela risque d'être problématique, ça ; trouve-t-on un Sancerre acceptable au bord des lagons ? J'agrippe un magasinier :

– Dites-moi, vous livrez du Sancerres au Vanuatu ?

Je lis dans les yeux effarés du magasinier : « Ça y est, le pauvre gars a péché un câble, l'émotion était trop forte. » Il grommelle : « Monsieur, pour l'instant on essaye juste de rentrer quelques caisses de rouge », avant de s'enfuir au fond du magasin. Qu'est-ce qu'il avait contre le Vanuatu ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



de ministre se font pourchasser par des confrères quémendant « le texte de l'intervention du ministre », mais il n'y a pas de texte préparé, fait valoir sèchement Sabine. Tandis que je me répète en boucle : « Historique, tu vis un instant historique. »

Cela me rappelle la chute du mur de Berlin à laquelle j'avais assisté, sidéré, devant ma télévision quand j'avais vingt ans. Un moment historique étrange, où des types qui avaient cru, souvent sincèrement, au communisme toute leur vie, qui l'avaient imposé par la peur et le mensonge, avaient passé la main, conscients que leur doctrine avait échoué en tout, politiquement, moralement et financièrement. Et le mur, qui semblait indestructible 3 mois auparavant, était tombé.

Et ce mur que j'avais vu s'écrouler à l'Est s'est reconstitué insidieusement ici à coups d'impôts et de dettes, de manière au demeurant tout à fait démocratique, il faut le reconnaître. Un vrai mur de billets, qui augmentait l'an dernier au rythme de 100 euros par mois et par habitant et qui fournit un autre moment historique étrange emportant l'Europe, cette fois à l'Ouest. « Morte à crédit », ça pourrait être le titre de cette Europe que j'aime, mais qui s'est un peu égarée.

Je m'installe à côté de ma complice de Bruxelles, Laetitia au fond de la salle, avant d'aviser Guezbou qui rode au pied de la tribune. Au moment où je me rue vers lui pour soutirer une confidence, Hélène m'appelle.

– Je ne peux pas te parler, je suis en conférence de presse, je lâche sèchement.

– Quand tu sauras qu'il s'agit de sauver ton épargne tu trouveras le moyen de me parler.

Dilemme.

– Fais vite. C’est quoi ?

– Paypal, Fred ! Vire tout ton fric sur ton compte Paypal. Il est hors d’atteinte, juridiquement il ne peut pas être bloqué par le gouvernement français, puisqu’il est de droit luxembourgeois.

– Je peux pas croire que l’État ait laissé une telle faille.

– Mais bien sûr que si, je viens de le faire, **ILS** n’ont pas pensé à tout. Ne perds pas de temps, « ils » vont certainement bloquer les virements depuis nos comptes, mais pour l’instant ça passe.

Je me connecte fébrilement au site de ma banque, tout en jouant des coudes pour rejoindre Guezbou, qui ne semble pas très frais, mal rasé et la voix étrangement planante, comme s’il avait pris des substances. Il a un petit rire quand je lui glisse machinalement : « Salut, ça va ? »

– Si ça va ? Bien sûr, puisque j’ai démissionné. Ben oui, quoi, c’est logique, non ? Nous avons échoué, donc je dégage.

– Tu dégages ? Mais pour où, pour quoi ?

À vrai dire, je me fous un peu de ce que Guezbou devient, mais la règle veut que quand un informateur a envie que la conversation porte sur comment se porte sa smala, on s’exécute : « Et comment va ta maman ? », « elle a été un peu souffrante mais ça va mieux », en refrénant l’envie de lui hurler : « Mais tu vas la cracher ta **Valda** ? Qu’est ce qui va se passer, j’ai cinquante lignes à pondre dans une heure sur le cataclysme ! »

– Oh, je ne sais pas encore trop, répond-il, l’air ailleurs. Peut-être élever des chèvres dans le Cantal, j’ai repéré un petit village propre sur lui, 40 habitants l’hiver. Je peux aussi rejoindre le fiston, qui part demain, s’il y a des avions, faire un

stage au *Sydney-Chronicler*, heureusement, finalement, que tu ne lui as pas trouvé un stage dans ton journal de merde ! C'est bien l'Australie, non ? Loin. Loin de tout ça. Loin...

Je m'étonne qu'il ne cherche pas à réintégrer son corps d'origine dans une quelconque bureaucratie, mais Guezbou a un petit rire amer

– Non, j'en ai soupé de tout ça, et puis j'ai recommandé de couper dans les effectifs alors pour une fois que j'aurai l'occasion de donner l'exemple quelque part... De toute façon tu crois que l'État aura encore les moyens de me payer ? Arrfh...

Après qu'il a murmuré une litanie de : « Loin de tout ça », le regard perdu dans le vague et que j'ai discrètement tapé les codes de connexion à ma banque qui devrait me permettre d'avoir la main dans une minute pour virer toute mon épargne sur Paypal, je lui glisse :

- Et... et nous en Europe ? Qu'est-ce qu'on va devenir ?
- Nous ? Vous ? Eh bien... eh bien...

Il semble revenir sur terre, rassembler ses analyses et les rouages de sa belle mécanique intellectuelle.

– Eh bien, figure-toi, que tous ceux qui ont emprunté, prêté, investi quelque montant que ce soit ces dernières années, ou qui ont un contrat de travail, de crédit, de retraite ou d'assistance, doivent se poser ce soir la même question : en quelle devise va être honoré ce putain de contrat ? En mark, en dollar réévalué de 30 % d'un coup ? Ou en euro latinisé dézingué d'autant ? Ou en autre chose encore, je peux pas t'en dire plus...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ces dernières prophéties. Je sens que je pourrais avoir plus de tact, mais ce n'est pas mon genre de jouer le capitaine du Titanic : « Alors voilà, à propos de la petite fissure dans la coque, finalement je ne peux pas vous garantir l'organisation du tournoi de scrabble demain matin avant d'arriver à New York... »

– Et, sait-on jamais, on est capable de tout, de préférence du pire, demande Jacques, si le franc chute en fait par rapport à l'euro, on va se faire étrangler ?

– Non, joker. *Lex monetae*.

– C'est quoi cette bête ?

– C'est un principe international du droit, jamais remis en cause, qui autorise depuis un siècle tout État souverain à choisir la devise dans laquelle il rembourse ses dettes en cas de changement de monnaie. La France peut très bien décider que ses 2 200 milliards d'euros de dettes sont en fait 2 200 milliards de francs. Dévalués de 30 %. C'est-à-dire que tous les créanciers étrangers de la France se seront fait refiler de la daube et entubés de l'équivalent de 730 milliards.

– Yeah !

– Attendez ! Ils risquent d'être très très agacés.

– Et alors ? demande Jacques, l'air brusquement ravi.

– Eh bien, au-delà des procès, des millions de procès partout dans le monde pendant des années, voire des décennies, comme ce qui s'est passé en Argentine après 2001, qu'ils vont tenter à notre pays (et qu'ils perdront, pour tous les contrats souscrits suivant le droit français, c'est-à-dire 97 % d'entre eux), il y aura un petit souci. Des gens qui t'ont prêté des euros et à qui tu refilles des haricots, ils ont un peu tendance à te considérer en défaut de paiement, même si techniquement le terme n'est pas tout à fait exact. Donc, tu ne les revois plus jamais. Sont pas

masos. Chat échaudé... Enfin, quand je dis jamais, dans la finance internationale, cela veut dire 10 ans. Ça tombe mal parce que ce sont eux qui payent nos fonctionnaires.

– Comment ça ? demande Tétine.

– Chaque mois quand l'État français gagne 100 euros en fait il en dépense 135.

– Quoi ! s'exclame Jacques. Mais on ne nous l'a jamais dit !

– Disons plutôt que tu n'as jamais cherché à savoir.

– Depuis longtemps ?

– Oh non, juste 10 ans. La différence est fournie par ces créanciers dont il faudra apprendre à se passer à partir de mercredi prochain 8 heures.

– Quel merdier !

– Mais on ne peut pas... les obliger ? s'exclame Jacques, d'une voix désespérée. Réquisitionner, nationaliser ?

– Bien sûr. On peut déployer l'armée dans tous les pays où il y a de l'épargne disponible et exiger que les peuples en question nous prêtent à 0 %.

Jacques me jette un regard assassin. Ce n'est quand même pas de ma faute si tout ce en quoi il a cru toute sa vie d'adulte s'écroule en ce moment. Je continue sadiquement :

– Donc, dans 5 jours exactement, il faudra baisser les dépenses publiques de 20 %, sachant que cela fait 10 ans qu'on n'arrive pas à arrêter leur hausse, ou augmenter les impôts de 20 %, au choix. Et sans doute les deux à la fois. Donc, on taxe tout ce qui bouge. Et on licencie des centaines de milliers de fonctionnaires.

– Mais leur statut...

– On s'assoit dessus. Cas de force majeure. Dans la foulée, vente des bijoux de la couronne, fermeture d'ambassades, de

bureaux de poste, d'hôpitaux, suspension des chantiers, des travaux de rénovation de tous les bâtiments publics, quitte à travailler avec des bassines par terre quand il pleut, méchant coup de rabet sur les retraites, les remboursements des soins de santé, les prestations chômage, les subventions aux transports, l'énergie, l'environnement, l'éducation, la recherche, le logement, la formation professionnelle, l'agriculture, la culture, ainsi que sur les subventions à 147 000 associations et 12 800 entreprises. Et, cerise sur le gâteau, suppression du RSA, bien sûr.

– Mais les gens dans les banlieues et les campagnes dont c'est la seule ressource...

– Ils sortent les fusils. Nous aussi. Loi martiale. D'autres questions ?

Jacques, Tétine, Sophie et Chloé restent figés devant divers reliefs de fromages, charcuterie, viennoiseries, vins et tasses de café...

– Et ce n'est encore rien par rapport aux fermetures des frontières, j'ajoute.

– Ah, je me disais bien aussi que c'était trop champêtre, grogne Sophie.

– En raison du fait que tous les prix des monnaies, des biens, des salaires, des loyers, vont être bouleversés, du jour au lendemain, en Allemagne ou Royaume Uni les salaires deviendront 30 % plus attractifs qu'en France ou en Italie. Inversement les produits du sud de l'Europe deviendront 30 % moins cher que dans le Nord. Vous devinez les conséquences ?

– Je sais pas, maugrée Tétine, mais je sens que ça sera le merdier.

– Des centaines de milliers, peut-être des millions de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



- C'est probable.
- Il faudrait qu'on puisse se faire passer pour des étrangers.

Plus facile à dire qu'à faire. Après avoir instauré le gel temporaire auprès d'elle de tous les comptes bancaires des résidents en France pour éviter une fuite massive des capitaux, la Banque de France n'a pas eu le temps de faire imprimer des milliards de billets en francs et a dû se résoudre à une opération un peu acrobatique pour que la vie continue ; pendant quelques semaines les billets en euros détenus par les résidents seront acceptés dans les magasins, à condition d'être tamponnés « F ». Tous les Français sont censés se rendre à des guichets accrédités pour faire apposer le fameux tampon qui divise instantanément par deux la valeur des billets. Évidemment, on ne se bouscule pas aux guichets en question et le grand jeu est de se faire passer pour un étranger non concerné par cette réglementation. Certains magasins exigent même une carte d'identité. Peut-être pas le vendeur de la commode double arbalète. On va voir.

Je fais signe au vendeur qui s'approche de nous et je prends une voix de basse (dans les films les Russes parlent toujours deux octaves en dessous, l'air renfrogné. Un contralto russe ça n'existe pas).

– Izvinitié. Mi Rousski. Sankt Pétersbourg. Mi intéressnié. Skolka ? (je désigne la commode et frotte deux doigts avec mon pouce, le seul code gestuel mondialement connu, hormis obscénités).

– Ah, putain c'est bien ma veine, murmure le vendeur. Des Russkofs. Eh bien, vous voyez bien le prix sur l'étiquette ; 12 000 mille francs, ça fait 2 000 euros. **DEUX MILLE EUROS**. *Two thousand*.

Je me retourne vers Hélène qui arbore un air sévère (dans les films les femmes russes tirent la tronche, ou allument leurs interlocuteurs masculins, Hélène choisit la première option). Je lance d'une voix de basse :

– *Kaniechno, eto dorogoi, no vsio taki ia doumaiou chto eto vazmojna.*

– *Da. Zakouski, babouchka, troïka*, répond Hélène d'un air imperturbable.

Je pivote vers le vendeur :

– *Tisiatch i dva sto. One thousand and two hundred.*

– C'est ça, touche-toi mon pote. *One thousand and eighth hundred, it is my last price.*

Je pourrais lui faire remarquer qu'un bon commercial ne recommande pas au client, fût-il non francophone, de se toucher mon pote. Je me tourne de nouveau vers Hélène.

– *Eto troudnié. On skazal adin tisiatch y voseim sot. Chto mi deliaiëm ?*

– *Da. Belouga..., bortch ! Kopeck ? Goulag ?* rétorque Hélène, la mine redoutable.

Nouveau pivot.

– *Moi sledouchouiö tsiena. One thousand and four hundred. Cash.*

– Et tu veux pas la culotte de ma femme, tant que tu y es ? *One thousand six hundred, it is my last last last price*, grand duc.

Je pourrais lui faire remarquer qu'il est inapproprié pour un commercial d'évoquer les sous-vêtements de madame son épouse à tout bout de champ. Je désigne à Hélène le sac où sont serrés ses billets.

– *Noujno riécht. Kajietsa chto loutchié nié boudiet. Ou tibié diéneg ?*

– *Spoutnik ? KGB ? Bolchoï ?*

– *Ti mojié naïti drougoï slovarh ? Vsié franssouski znaiout chto znatchit tvoïx.*

– *Datcha ?* Bistrot ? rétorque Hélène en sortant la liasse de biffetons.

Le vendeur s'empare goulûment du fric et rédige deux factures (une pour le meuble et une pour les tiroirs afin de ne pas dépasser le plafond de 1 000 euros des paiements en liquide par transaction instauré pour lutter contre le terrorisme, mais en fait contre l'évasion fiscale) au nom de Marin Chostakovitch, domiciliée rue Stavouchkkina, à Saint-Pétersbourg. Il ne demande pas nos passeports (apparemment « la Dislocation » a dissous quelques codes moraux et les 1 600 euros constituent un passe-partout suffisant). Je me demande avec inquiétude quelle nationalité il va lui-même adopter pour les fourguer. À moins qu'il ne s'en serve pour acheter d'autres rebus en Allemagne.

Après qu'Hélène a fait charger dans sa camionnette la vedette de son catalogue, dont je ne saurai jamais pourquoi elle était dotée d'arbalètes, je retourne à *Libertas* en flânant le long des quais, les mains dans les poches, en proie à un maelstrom de perplexités et de rêveries douces-amères. Une foule redevenue ordinaire me croise et me heurte. Je ne me suis pas encore réhabitué au Paris redevenu normal, quoique hébété, depuis la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

## CHAPITRE 13

*PITIÉ POUR LE PIB*

## CHAPITRE 14

*FOLLE AMBIANCE À BRUXELLES*

## CHAPITRE 15

*TOUT LE POUVOIR AUX SOFT SOV*

## CHAPITRE 16

*ALLO HOUSTON, Y À UN BLÈME*

## **TROISIEME PARTIE L'ISSUE**

## CHAPITRE 17

*RIEN À VOIR AVEC LA CHOUCROUTE*

## CHAPITRE 18

*LE NIPPON S'AVÈRE GUTTURAL PAR TEMPS DE CRISE*

## CHAPITRE 19

*UNE ÉMEUTE SINON RIEN*

CHAPITRE 20

*SANS PARLER DU CHIEN*

CHAPITRE 21

*TIAUT, TIAUT, TIAUT*

CHAPITRE 22

*LA FAILLITE, NOUS VOILA*

CHAPITRE 23

*FAUT PAS ABUSER DU PANACHE*

CHAPITRE 24

*LE MASOCHISME OU LA MORT*

CHAPITRE 25

*LES VIEUX CONS PARLENT AUX VIEUX CONS*

CHAPITRE 26

*TU N'ÉTAIS PAS LÀ POUR LE SÉISME*

CHAPITRE 27

*EXIT PRESQUE DANS LE CALME*

CHAPITRE 28

*MÊME PAS MAL*

CHAPITRE 29

*UN TOAST POUR LA ROUTE*

Achevé d'imprimer par XXXXXX,  
en XXXXX 2016  
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2016

*Imprimé en France*